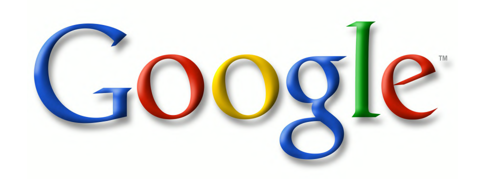
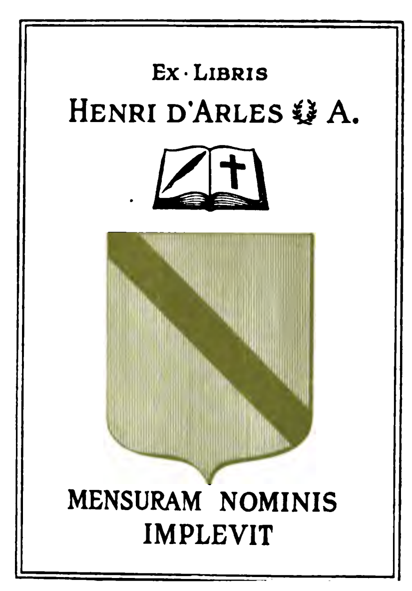
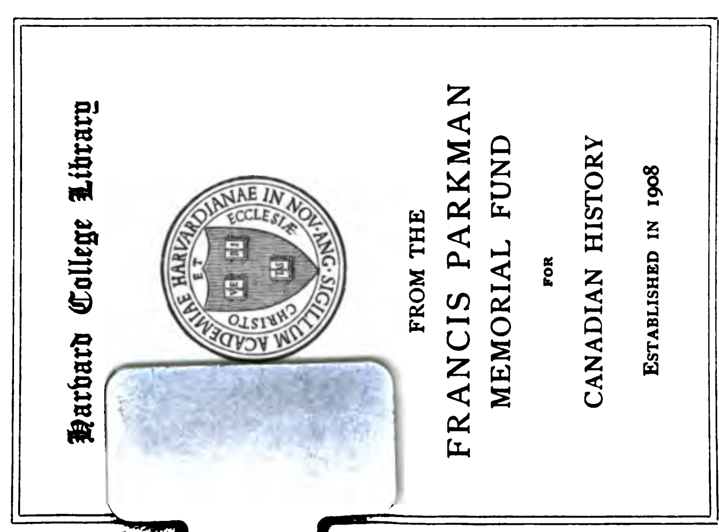




L'ARRIVÉE DES DOMINICAINS AU CANADA

[redacted]


Ex · Libris
Henri d'Arles A.
Mensuram Nominis
Implevit


Harvard College Library
Sigillum Academiae Harvardianae in Nov-Ang.
Ecclesiae
Christo
et
From the
Francis Parkman
Memorial Fund
for
Canadian History
Established in 1908

50¢



SOUVENIR

25e Anniversaire

— DE —



Henri d'Arles

L'ARRIVÉE DES DOMINICAINS

....Je pense aux jours anciens,
aux années d'autrefois...
Ps. 76.

ST-HYACINTHE
1898.


VERITAS
LE ROSAIRE
ET
LES AUTRES
Devotions Dominicaines
NUMERO
SOUVENIR
A L'OCCASION DU
25me Anniversaire
—DE—
l'Arrivée des Dominicains
AU CANADA.
1873 OCTOBRE 1898.



+ L. Z. Ev. de S. Hyacinthe

Lettres des premiers évêques de St-Hyacinthe au Révérendissime Père Jandel, Général de l'Ordre, au sujet d'une fondation dominicaine au Canada

" 10 novembre 1855.

" Depuis l'érection du diocèse de St-Hyacinthe, je " n'ai point perdu de vue la perspective d'y établir un jour " des Religieux de votre Ordre, et je me suis toujours flat- " té que tôt ou tard Saint Dominique m'enverrait quelques- " uns de ses enfants pour y aider son fils Saint-Hyacinthe " à sauver les âmes. Déjà je vous en ai parlé lors de mon " voyage à Rome, et Monseigneur l'évêque de Montréal, " en vous présentant mes respects, a dû rappeler ces cho- " ses à votre mémoire.

" † J. C. PRINCE, évêque de St-Hyacinthe."

" 3 mai 1857.

" Votre lettre du 26 octobre dernier où vous m'infor- " miez que l'envoi de vos Pères au Canada était remis à " une époque indéterminée m'a jeté dans une profonde in- " quiétude, et il ne fallait rien moins que la très grande " confiance que j'ai en vous pour me persuader que votre " décision était l'expression de la volonté divine. Je " croyais vraiment que les motifs pressants, indiqués dans " ma lettre du 18 avril 1856, vous décideraient à me don- " ner cette consolation dès l'année dernière. D'ailleurs je " voyais par les journaux religieux d'Europe que vous " établissiez des résidences de vos Pères à Lyon, à Bor- " deaux, à Londres et ailleurs. Tout cela me faisait croire " que Saint-Hyacinthe aurait enfin son tour. Mais hélas ! " Quel contretemps, quand après bientôt trois ans d'at- " tente, je ne sais plus quand mes désirs et mes besoins " seront satisfaits ! Vous comprenez, Révérendissime Père, " que je ne puis pas m'adresser à une autre communauté. " On sait au Canada, et probablement aussi en Europe, " que ce sont les Dominicains que j'ai demandés, et qu'ils " ont accepté. Qui voudrait maintenant venir ici après " votre refus qui paraîtrait inexplicable ? Et puis, je vous " l'ai déjà dit : ce sont les enfants de Saint-Dominique,

" les frères dé Saint-Hyacinthe, que j'ai toujours désirés " pour mon diocèse, et qui m'y paraissent les seuls appe- " lés par la volonté de Dieu. Si absolument vous ne pou- " vez pas venir cette année, j'attendrai à l'année prochai- " ne ; puis si vous retardez encore, je m'en plaindrai au " Ciel et à la terre ; je ferai même parvenir mes soupirs " jusqu'aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Ainsi vous " le voyez, Révérendissime Père, je ne renonce point à la " partie. J'espère que, de votre côté, vous serez fidèle à " vos promesses.

" † J. C. PRINCE, évêque de St-Hyacinthe."

" 20 octobre 1857.

" J'aurai donc enfin pour mon diocèse des enfants de " Saint-Dominique dans un an ou dans deux ans au plus " tard. Cette décision m'a grandement réjoui et me fera " trouver moins long le temps de l'attente.

" † J. C. PRINCE, évêque de St-Hyacinthe."

" 6 octobre 1858.

" Vous me faites subir de longues et cruelles épreu- " ves ! Je comptais sur vos Pères d'une manière décisive, " au moins cette année. J'en avais absolument besoin, et " il me semblait que vous alliez enfin réaliser votre pro- " messe et mon attente. J'ai même prévenu dès le mois " de juin le R. Père Lacordaire qu'il pourrait demander à " M. Certes, trésorier de la Propagation de la foi à Paris, " tout l'argent nécessaire pour les frais de voyage de vos " Pères ; et ce Monsieur m'a répondu qu'il était tout prêt " à faire droit à cette demande. Cependant les mois et les " années se passent, et rien ne m'arrive, ni lettres, ni Do- " minicains. Vraiment il faut que je tienne beaucoup à " vous introduire au Canada et que ce soit bien là la vo- " lonté de Dieu, puisque je persévère encore si fidèlement " à vous attendre. Quand donc finalement viendrez-vous ? " C'est donc toujours avec un parfait attachement à l'Or- " dre du glorieux Saint-Dominique que je demeure bien " humblement, Révérendissime Père, votre tout dévoué " frère en la charité de Notre-Seigneur.

" † J. C. PRINCE, évêque de St-Hyacinthe."

" 16 mai 1860.

" Le bon Dieu vient de nous infliger une bien terri-
" ble épreuve. Notre Pasteur bien aimé Monseigneur
" Jean-Charles Prince, fondateur de ce diocèse, a succom-
" bé le cinq courant aux horribles souffrances, auxquelles
" il était en proie depuis plusieurs années et surtout de-
" puis un mois. C'est pour nous une perte immense et
" des plus sensibles, car ce pieux et vénéré pontife était
" chéri comme un père dans son diocèse, pour la prospé-
" rité duquel il avait entrepris des œuvres importantes. Il
" s'en occupa jusqu'à ses derniers moments et il me re-
" commanda instamment, en me chargeant de l'adminis-
" tration du diocèse pendant la vacance du siège, de ne
" rien négliger pour les faire avancer. La volonté de ce
" bon Père étant la mienne, je me mets aussitôt à l'œuvre
" et je commence par celle qui lui tenait le plus au cœur,
" savoir la fondation d'une maison de votre Ordre dans le
" diocèse.

" Je vous rapporterai de suite, Révérendissime Père,
" les paroles qu'il m'adressa à ce sujet peu de jours avant
" de mourir.—Aussitôt après ma mort, dit-il, vous écrirez
" au bon Père Jandel pour lui dire qu'il envoie dans le
" cours de l'été au moins deux Pères et un Frère, qui
" puissent être rendus ici pour le commencement d'aout,
" afin que ces chers Religieux prêchent les retraites, qui
" ont coutume d'être données pendant ce mois au clergé,
" aux communautés religieuses et aux ecclésiastiques pour
" les saints ordres. Ils logeront à l'évêché jusqu'à la fin
" de septembre, où ils iront fixer leur demeure à la cure
" de Notre-Dame du Rosaire. — Voilà, Révérendissime
" Père, les dernières pensées de Mgr Prince, sur cette af-
" faire, qui est en marche depuis assez longtemps, et dont
" pour ma part, je serais très heureux de voir la conclu-
" sion cette année. Je dois vous faire observer que ce pro-
" jet est très bien vu du clergé du diocèse, et que tous
" font des vœux ardents pour qu'il se réalise au plus tôt.
" Le besoin de Religieux missionnaires se fait vivement
" sentir dans cette partie de la vigne du Seigneur.

" L. Z. MOREAU, prêtre administrateur."

" 30 avril 1861.

" J'ai toujours partagé les dispositions de mon pieux " prédécesseur à l'égard de l'Ordre de Saint-Dominique. " Et ce sera pour moi une immense consolation si j'ob- " tiens qu'il fasse un établissement dans le diocèse dont " j'ai la charge. Mon admiration pour les vertus dont il a " orné l'Eglise est vive et sincère. J'aime à consacrer quel- " ques uns de mes loisirs à me nourrir et à me délecter " tout à la fois dans la méditation de la vie des Saints, " des Bienheureux et de tant de vénérables personnages " qui ont glorifié Dieu dans son sein et qui ont embaumé " l'Eglise de l'odeur de Jésus-Christ. Enfin je suis heu- " reux d'être enrôlé dans le Tiers-Ordre de Saint-Domini- " que. Ces quelques mots suffiront j'espère pour vous " faire comprendre, Révérendissime Père, le fond de mon " cœur. Si Dieu permet que vous établissiez une maison " de votre Ordre dans mon diocèse, je la regarderai comme " une ruche précieuse, de laquelle coulera sur mes chers " diocésains le miel de la piété et des vertus des vrais en- " fants de Saint-Dominique.

" † JOSEPH LAROCQUE, évêque de St-Hyacinthe."

LETTRE INÉDITE (1)

du Père Lacordaire à Monseigneur Prince, Premier Evêque de St-Hyacinthe

Sorèze, 4 mai 1859.

A Monseigneur l'Evêque de St Hyacinthe,

Monseigneur,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sous la date du 7 mars dernier, m'a jeté dans un grand embarras d'esprit. Car vous me supposez prêt à des choses qui sont sans doute très désirables, mais dont les éléments sont loin d'être dans mes mains.

(1) C'est grâce à l'obligeance de M. le Chan. Decelles, Chancelier, et de M. l'abbé Daoust, Secrétaire de l'Evêché, que nous avons pu nous procurer les trois lettres suivantes, absolument inédites. Nous tenons à leur en exprimer toute notre reconnaissance.



T. R. P. LACORDAIRE

....Fort comme le diamant, tendre comme une mère....

....Les chênes et les moines sont éternels....

Depuis quelques années, la province dominicaine de France a donné un grand nombre de ses sujets qui ont été distribués à Mossoul, à Constantinople, à Rome. à Vienne, en Belgique, en Suisse, en Corse, à St Pétersbourg, de manière à l'épuiser et à lui rendre très difficile de suffire à ses besoins intérieurs. Quant au Tiers-Ordre enseignant, il compte à peine six années d'existence, et déjà il est chargé de conduire deux collèges de premier ordre et un petit séminaire, ce à quoi il ne suffit que par l'adjonction d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques, mélange qui a des avantages, mais qui doit être restreint pour porter d'heureux fruits. Le noviciat est peu nombreux encore et se recrute difficilement à cause de la nouveauté de l'œuvre. Puis-je en cet état vous envoyer deux hommes, sur lesquels vous puissiez compter par leur âge et leur expérience ? J'ai trouvé des hommes juste pour diriger nos trois collèges, et il faut bien du temps pour former des hommes capables de ce genre de gouvernement.

Ainsi, Monseigneur, tout en appréciant l'importance qu'il y aurait à fonder notre grand ordre et notre tiers-ordre au Canada, sur une terre française, je suis loin de prévoir comment cela serait possible dès à présent. Si le Rme Général ne nous avait pas pris déjà tant de sujets, il en serait autrement sans doute ; mais nous ne pouvons, chaque année, verser au dehors le plus pur de notre sang.

Si les événements permettent au Rme Maître Général de se rendre en France cet été, je l'entretiendrai très à fond de cette affaire du Canada, et nous verrons ensemble s'il est possible d'y donner suite.

Soyez assuré, Monseigneur, que si la possibilité m'en est ouverte, je la saisirais volontiers et même avec empressement, heureux que je serais d'établir notre ordre dans une terre qui est encore française, et de vous donner en cela une preuve de ma reconnaissance pour les sentiments que vous avez voués à notre province.

Veuillez agréer l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels je suis, Monseigneur, de votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

Fr. Henri Dominique Lacordaire,
Prov. des Fr. Prêch.

LETTRE INÉDITE

du Rme Père Jandel à Mgr Joseph LaRocque,
2e Evêque de St-Hyacinthe

Rome, le 17 octobre 1860.

Monseigneur,

Le mandement que votre Grandeur vient d'avoir la bonté de m'envoyer, en m'apprenant que vous avez pris possession du diocèse de St Hyacinthe, me permet de vous exprimer toute ma joie ; mais je n'avais pas attendu jusqu'à ce jour pour bénir Notre Seigneur d'avoir donné un tel pasteur à son troupeau ; car Mgr de Charbonnel, qui se trouvait encore à Rome lors de votre nomination, s'était empressé de m'en apporter la nouvelle, en me disant qu'elle était pour lui une immense consolation et qu'elle devait être pour l'établissement de notre ordre en Canada un gage assuré de prospérité.

Dans l'honneur que vous me faites de m'adresser votre mandement, permettez-moi de voir la confirmation des dispositions bienveillantes de votre prédécesseur, et veuillez agréer dès à présent l'assurance du vif désir que j'ai d'y correspondre au plus tôt. Empêché par un concours de circonstances que j'ai exposées à M. l'abbé Moreau de réaliser cette année la fondation depuis longtemps projetée, j'espère du moins que rien ne s'opposera l'an prochain à son exécution, et je serai heureux de la commencer sous les auspices et la protection de Votre Grandeur.

En attendant, daignez agréer l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels je suis, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble et dévoué serviteur.

FR. A. V. JANDEL,
M.-Gén. des Fr. Prêch.



LETTRE INÉDITE

du Père Chocarne à Mgr Charles LaRocque, 3e Evêque de St-Hyacinthe

Flavigny, (Côte-d'or)
11 novembre 1873.

Monseigneur,



T. R. P. CHOCARNE

Il me tardait d'écrire à Votre Grandeur et de lui exprimer tous mes sentiments de gratitude et de joie dans le Seigneur. Grâce à vous, Monseigneur, voilà la petite colonie dominicaine installée chez elle, entourée d'une bienveillance et d'une faveur qui nous comblent de joie. Je ne pouvais douter, Monseigneur, de vos sentiments à l'égard de ces nouveaux ouvriers apostoliques, puisque c'est vous qui aviez bien voulu demander leur concours. Mais tout en connaissant l'excellent esprit des populations canadiennes, rien ne pouvait faire prévoir de la part du clergé et des laïques un sentiment de si unanime sympathie. On ne connaissait pas les nouveaux venus ; on avait à peine aperçu l'habit dominicain ; c'est donc le caractère religieux auquel on a souhaité la bienvenue, et cet accueil est autant à l'éloge de votre excellent diocèse, Monseigneur, qu'à celui des nouveaux missionnaires.

Vous aviez déjà pu apprécier le P. Bourgeois pendant la retraite pastorale, et en vous le présentant comme curé de N.-D. du St Rosaire, j'étais bien sûr, Monseigneur, de

répondre à vos désirs et d'interpréter vos sentiments de sollicitude pastorale à l'endroit de la paroisse que vous vouliez bien confier à nos soins. Je ne doute pas que l'avenir ne réponde à votre attente, et que le zèle de nos jeunes missionnaires ne soit à la hauteur de ce qu'on espère d'eux. Déjà le bon Dieu se plait à les combler de ses meilleures bénédictions et toutes les nouvelles que nous recevons nous sont un témoignage que le doigt de Dieu est là et que cette œuvre était bien de Lui.

Soyez-en béni, Monseigneur, et permettez-moi de penser que cette année qui achève vous sera comptée au ciel comme une des plus fécondes de votre épiscopat. Le germe que vous aurez semé près de vous, prendra, s'il plaît à Dieu, de grands accroissements, et de tout le bien qui se fera dans la suite des années et des siècles par les fils de S. Dominique, vous aurez, Monseigneur, votre part d'honneur devant les hommes et de mérite devant Dieu.

Je ne saurais vous exprimer, Monseigneur, combien la pensée de ces humbles et féconds débuts de nos Pères à St-Hyacinthe me comble de joie et de reconnaissance pour vous. Veuillez leur continuer votre protection, vos bénédictions et vos meilleures prières et que le Seigneur vous rende au centuple ce que vous avez fait pour ses enfants.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de très profond respect et de vive gratitude avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur, le très humble et obéissant serviteur,

FR. B. CHOCARNE,
Prov. des Fr. Prêch.

J'ignore les desseins de Dieu sur notre ordre à l'endroit de Saint-Hyacinthe, mais j'admire les merveilleuses préparations de cette terre bénie pour une œuvre dominicaine, et j'ai recueilli avec émotion les dernières paroles de Mgr Prince au sujet d'une fondation qui lui avait été si chère.—" Les Dominicains viendront à Saint-Hyacinthe ; le diocèse en a besoin. S'il le faut, j'offre à Dieu ma vie pour cette œuvre."

Paroles du Père CHOCARNE en 1868.

Annonce de l'arrivée des Dominicains à St-Hyacinthe.

Espérances pour le diocèse.

Voici en quels termes obligeants Sa Grandeur Mgr. C. LaRocque annonçait l'arrivée des premiers Dominicains dans son diocèse :


VILLE DE ST-HYACINTHE

....Déjà, N. T. C. F., vous l'avez tous appris, quoique Nous ne vous l'ayons pas encore officiellement annoncé : le vœu qu'avait si souvent exprimé pendant sa vie, et que formait encore en mourant le premier Evêque de St-Hyacinthe, Monseigneur Jean-Charles Prince, d'heureuse et sainte mémoire, par un mouvement de bienveillante providence, a enfin reçu son accomplissement dans le cours de la saison dernière. Quatre prêtres de l'Ordre de St-Dominique ou des Frères prêcheurs, venus de la France, ce pays de nos ancêtres auquel nous devons tout ce que nous sommes, au point de vue religieux surtout, arrivaient dans le diocèse, et y étaient reçus à bras ouverts par tout le clergé ainsi que par Nous-même, et étaient quelques jours après installés dans la maison curiale de la paroisse de Notre-Dame de St-Hyacinthe, qui leur sert aujourd'hui de monastère ou de couvent, et à laquelle reviendra ainsi l'honneur d'avoir été le berceau de l'établissement de l'Ordre dans notre modeste diocèse, d'où il s'étendra, Nous avons lieu de l'espérer, dans quelques-uns des autres diocèses de la province de Québec, en laquelle les Dominicains n'avaient jusqu'à présent établi aucune communauté.

Si peu nombreux qu'ils soient encore, ils sont déjà néanmoins à l'œuvre. Et c'est pour Nous une grande consolation de pouvoir dire qu'ils Nous paraissent en tout de dignes et vrais enfants de St-Dominique, disposés à faire tout en leur pouvoir pour ne point rester en arrière

des traditions de leur Ordre, et pour réaliser les espérances que leur arrivée au milieu de nous faisait concevoir à la population du diocèse tout entière, d'abord au clergé, puis aux fidèles, qui se sont réjouis aussi bien que le clergé lui-même de voir ainsi s'accroître le nombre des ouvriers de la vigne du Seigneur. Et si vous Nous demandiez ce qu'ils ont fait pour nous donner cette consolation et cette assurance, Nous vous renverrions, N. T. C. F., au témoignage de la paroisse de Notre-Dame de St-Hyacinthe, que Nous avons confiée à leurs soins en les y établissant avec mission et qualité de pasteur ou curé, ainsi qu'au témoignage des paroisses auxquelles ils ont été invités par Messieurs les curés à aller faire entendre la sainte parole, et vous apprendriez bientôt que notre consolation n'est point vaine, et que nos espérances sont fondées. Il n'y aurait qu'une voix pour vous dire que partout où ils ont travaillé, on a reconnu en eux de véritables ouvriers évangéliques !

Ils sont venus au milieu de nous, héritiers de la mission confiée à leur saint fondateur par ces paroles : *Va et prêche !* Et pour bien prêcher, ils feront ce qu'ont fait leurs frères dans tous les temps et tous les lieux : *ils prieront et ils étudieront*, afin de vous porter une parole sanctifiée et éclairée, et par là même propre à vous sanctifier en vous éclairant. L'étude aura son temps et ses heures marquées par une règle à laquelle ils ont fait vœu d'obéir ; l'étude pour eux est donc un devoir, une obligation de conscience. Et la prière est réglée, et d'obligation comme l'étude : prière du jour, prière de la nuit, caractérisée, comme l'étude, par le mérite de l'obéissance aux dispositions de la règle.

A la prière et à l'étude, la règle joint encore la mortification, l'abstinence et le jeûne. Il y a austérité dans le lit destiné à leur repos, pauvreté dans leur ameublement, simplicité et frugalité dans leur table ou leur nourriture. Leur costume, d'une forme un peu étrange pour les idées du temps, et vieille d'environ six siècles et demi, forme un éloquent contraste avec le luxe et la vanité plus que condamnables, que tous, hommes aussi bien que femmes de toute condition et de tous moyens, étalent aujourd'hui dans des vêtements dont une mode aussi souvent ridicule qu'incontestante détermine et règle impérieusement la façon et l'usage !

En entrant dans le diocèse, ils y ont donc apporté, outre le bienfait spécial d'une prédication d'autant plus fructueuse qu'elle aura été mieux préparée, et le secours d'un précieux renfort pour l'exercice général du saint ministère, un élément de l'ordre spirituel qui était encore étranger, sinon pour les femmes, du moins pour les hommes, l'élément de la vie religieuse, de cette vie de renoncement à soi-même et à toutes les choses d'ici-bas ; de cette vie de perfection chrétienne, en un mot, qui repose sur la grande base des trois sublimes vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, lesquels renferment l'immolation complète et entière de l'être humain sur la croix, à l'imitation de Jésus-Christ. Il se trouve aussi souvent parmi les hommes que parmi les femmes, sinon plus souvent encore, des natures, des tempéraments, des caractères, auxquels le frein salutaire de ces vœux rend beaucoup plus facile l'œuvre de leur salut éternel. Et c'est sans doute pour vous, N. T. C. F., le motif d'une véritable satisfaction, de savoir que désormais ceux, en si petit nombre qu'ils puissent être, que la grâce et la miséricorde divine appelleraient à les faire, trouveront toujours ouverte dans le diocèse même, pour les recevoir, la porte d'un monastère habité par les fils de Saint Dominique. Il y aura même place, chez eux, pour ces âmes qui se sentent étrangères dans le monde, et qui sans avoir été cultivées par le bienfait d'une éducation qui puisse leur permettre d'aspirer aux fonctions du saint ministère, voudraient se lier et s'attacher à Jésus-Christ par la chaîne d'or des vœux de religion ! De modestes frères convers, fidèles à leur vocation, ont souvent fait de grands saints !

C'était, N. T. C. F., l'ensemble de ces réflexions et de ces considérations qui Nous faisait tressaillir de joie et d'allégresse avec tout notre clergé, à l'arrivée des dignes et vénérables religieux que nous vous annonçons enfin solennellement aujourd'hui, en ajoutant qu'ils ne sont venus au milieu de nous que pour y trouver l'occasion d'acquérir de nouveaux mérites devant Dieu, en se constituant les serviteurs dévoués de vos âmes et les zélés et les bienveillants coopérateurs de ceux qui, jusqu'ici, avaient été seuls vos guides dans les voies du salut ! Puisse l'onction de la grâce et de la charité maintenir toujours dans leur état actuel les liens encore nouveaux,

mais aussi doux que serrés, qui viennent de se former entre les disciples de Saint Dominique et l'église providentiellement commise à la grâce de l'un des plus illustres et plus distingués de leurs frères, en même temps que l'un des apôtres les plus célèbres des parties septentrionales de l'Europe, le grand Saint Hyacinthe ! Du haut de sa gloire dans le ciel, ce grand saint veillera sans doute avec une sollicitude encore plus empressée sur l'humble diocèse et sur la ville épiscopale qui se font gloire de porter son nom, maintenant qu'il y contemple des frères à l'œuvre pour continuer l'apostolat de la famille dominicaine, réservée par un secret dessein de la Providence, selon qu'il serait bien permis de croire d'après une réunion de circonstances des plus significatives, à entrer un jour comme partie intégrante dans l'organisation de l'Eglise aujourd'hui confiée à nos faibles mains ! Daigne, N. T. C. F., le Père des miséricordes entendre et exaucer des vœux que vos cœurs si sincèrement chrétiens forment sans doute avec autant d'ardeur que le nôtre !

† CHS., EVÊQUE DE ST-HYACINTHE.

Les commencements de notre Fondation Dominicaine à Saint-Hyacinthe

---

Lettre au Révd Père Directeur de la Revue du Rosaire, à Saint-Hyacinthe.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous me demandez de vous adresser, à l'occasion du 25e anniversaire de notre arrivée en Canada, quelques lignes sur les commencements de notre fondation dominicaine, à St-Hyacinthe, pour ceux de vos lecteurs—et ils sont nombreux—qui s'intéressent à l'histoire de la paroisse de Notre-Dame du Rosaire de cette ville, et du développement des Institutions Religieuses dans le pays.

C'est une tâche bien douce que vous me proposez là, puisqu'elle doit me donner le moyen d'exprimer, une fois de plus, la gratitude de notre Province, envers les Evêques, les Prêtres et les Fidèles de ce diocèse qui nous ont

fait, il y a 25 ans, un si cordial accueil, et qui n'ont pas cessé, depuis lors, de nous témoigner une constante sympathie.

Et je ne dis pas assez, en parlant du diocèse de Saint-Hyacinthe seulement ; car c'est envers tous les diocèses du Canada que nous avons contracté une dette de profonde gratitude.

J'ai donc accepté cette tâche avec joie, tout en regrettant qu'elle n'ait pas été offerte, je ne dis pas à un cœur plus reconnaissant, mais à une plume plus experte.

Quoiqu'il en soit, j'espère que vos lecteurs verront surtout dans ces lignes, écrites à la hâte, et au cours de voyages multipliés, l'intention de faire revivre pour eux le souvenir de circonstances, qu'un grand nombre d'entre eux n'ont pas connues, mais qui restent bien présentes à la mémoire de ceux qui, comme mes compagnons et moi-même, en ont été les témoins.

***


T. R. P. BOURGEOIS, fondateur.

Je ne vous retracerai pas l'historique des négociations qui ont amené l'établissement de l'Ordre au Canada. Il a été fait en novembre 1893, dans les *Analecta* de l'Ordre, d'une manière bien complète. On y voit comment la première pensée de cet établissement doit être attribuée à Monseigneur Raymond, de vénérée mémoire, grand-vicaire de l'Evêque de Saint-Hyacinthe et Supérieur du Collège de cette ville. Admis au Tiers-Ordre de Saint Dominique par le Père Lacordaire qu'il était allé visiter dans son voyage en Europe, vers 1852, il s'ouvrit au Père de son désir qu'il savait partagé par le vénérable Monseigneur Prince, premier Evêque de Saint-Hyacinthe.

Mgr Prince ne cessa de poursuivre jusqu'à sa mort l'exécution de ce dessein qui lui tenait grandement à cœur, et on raconte que, pendant la dernière année de sa vie, alors qu'il sentait venir sa fin, il s'écria plus d'une fois : Oui, nous aurons une colonie de Dominicains, et j'offre

volontiers ma vie à Dieu, pour qu'il nous accorde cette grâce !

Si les fondations qu'exigeait la restauration dominicaine en France ne permirent pas au Père Lacordaire, et ensuite au Rme Père Jandel, d'accéder aux pressantes instances du Prélat, pendant sa vie, on peut croire que sa puissante intercession près de Dieu, obtint, après sa mort, ce que ses efforts n'avaient pu réaliser plus tôt.

Ses successeurs sur le Siège de St-Hyacinthe, Monseigneur Joseph LaRocque qui appartenait au Tiers Ordre de Saint Dominique et s'en proclamait heureux et fier ; et après lui, Monseigneur Charles LaRocque, continuèrent leurs démarches près du chef de l'Ordre avec une pieuse tenacité. Elle devait être couronnée de succès, vingt ans après l'ouverture des premières négociations.

Ce temps, d'ailleurs, n'avait pas été perdu pour la préparation dominicaine. Monseigneur Raymond avait utilisé les pouvoirs qu'il avait reçus de Rome et avait institué une fraternité du Tiers Ordre de Saint Dominique dans la ville de St-Hyacinthe, et, en vue même de ce qu'ils désiraient, les Evêques de cette ville avaient formé autour de la Cathédrale un cortège de paroisses dont les titulaires mettaient en honneur le nom de Saint Dominique et de ses plus glorieux enfants.

C'est Monseigneur Charles LaRocque qui eut la joie de voir, enfin, s'accomplir un projet préparé depuis si longtemps.

La Providence, pour laquelle il n'y a pas de circonstances fortuites, avait permis que le Père Chocarne, au cours du séjour qu'il fit aux Etats-Unis, de 1866 à 1870, vînt à Montréal et à St-Hyacinthe, peu avant son retour en France. Il recueillit avec émotion les manifestations non équivoques du désir qu'entretenaient les populations et le clergé de posséder quelques Religieux de notre Ordre, et il se promit, dès lors, de concourir pour sa part, autant qu'il le pourrait, à son accomplissement.

Elu Provincial de la Province de France, en 1871, il eut bientôt l'occasion d'exécuter sa résolution.

En 1872, Monseigneur LaRocque renouvela ses instances près du Rme Père Jandel. Touché de tant de persévérance, et estimant que peut-être était venue l'heure marquée par la Providence pour l'établissement de l'Ordre

au Canada, le Rme Père Général confia au Père Chocarne le soin de s'entendre avec Monseigneur LaRocque sur les conditions de cet établissement. A la suite de la Station du Carême qu'il avait prêchée à la Cathédrale de la Nouvelle Orléans, en 1873, le Père Chocarne se rendit à St-Hyacinthe. Les pourparlers ne furent pas longs entre l'Evêque et le Père Provincial.

" On était de part et d'autre trop désireux d'aboutir pour que les négociations traînassent en longueur. Avec l'autorisation du Rme Père Sanvito, qui avait succédé comme vicaire-général de l'Ordre au Rme Père Jandel, mort depuis peu de mois, et du consentement du Chapitre Provincial tenu à Flavigny, en juillet 1873, le Père Chocarne accepta de desservir la paroisse de Notre-Dame du Rosaire et de prendre possession du presbytère qui avait été construit dans de vastes proportions, précisément en vue d'une future Communauté Dominicaine."

Le 5 octobre de la même année, quatre Religieux : trois prêtres et un Frère convers venus de France, faisaient leur entrée dans la paroisse, sous les auspices de Notre-Dame du Saint Rosaire dont on célébrait ce jour-là la fête.

C'est ici que commencent mes souvenirs et l'intervention personnelle à laquelle je dois la demande que vous m'avez faite d'entretenir vos lecteurs aujourd'hui.

Bien que l'obéissance nous ait éloignés tous depuis longtemps du Canada et même, sauf l'un de nous, du continent Américain, je suis sûr d'être l'interprète des sentiments de mes premiers compagnons : le R. P. Louis Mothon, le R. P. Réginald Bernard et le Frère Simon Grappe, en disant que l'impression de ces jours lointains est demeurée impérissable dans nos cœurs.

***

Trois actes ont signalé, si je puis dire ainsi, notre entrée dans le diocèse de St-Hyacinthe. La prédication de la Retraite pastorale du diocèse, confiée au nouveau Supérieur de la petite mission par la bienveillance de Monseigneur LaRocque ; l'investiture des Pères comme pasteurs de la paroisse de Notre-Dame et le *Triduum* de l'Adoration perpétuelle, qui s'ouvrit le jour même du Rosaire, dans l'église paroissiale.

La Retraite pastorale, dont j'avais été chargé, m'a laissé entr'autres souvenirs celui de l'aimable cordialité et

de la religieuse déférence avec lesquelles on accueillit le prédicateur et sa parole. Rarement, nous a-t-on assuré, les prêtres avaient été plus nombreux. Tout le clergé du diocèse était, en quelque sorte, présent. Le dernier jour de la Retraite, Monsieur le Vicaire Général Moreau, aujourd'hui Monseigneur Moreau, Evêque de St-Hyacinthe, voulut bien se faire, près du prédicateur et du nouveau Supérieur, l'organe des sentiments du clergé de St-Hyacinthe. Les remerciements au prédicateur, et les souhaits de bienvenue au nouveau curé et à ses compagnons qui allaient bientôt arriver, furent accompagnés de la remise d'une bourse contenant une large offrande du clergé ($200) pour la première pierre du Couvent de St-Hyacinthe.

La cérémonie de prise de possession eut lieu quelques semaines après la clôture de la Retraite (1), le 5 octobre, comme nous l'avons déjà dit. Elle avait été précédée d'une grande messe chantée solennellement par Monseigneur l'Evêque de St-Hyacinthe, et d'un sermon fort remarquable de Monseigneur Raymond sur l'histoire de l'Ordre de Saint Dominique. Voici en quels termes à l'issue de l'office divin, en présence d'une foule nombreuse recueillie, " et avide de contempler l'habit vénérable des Fils de S. Dominique," Monsieur B. de LaBruère, (aujourd'hui Surintendant de l'Instruction Publique pour la Province de Québec), souhaita la bienvenue aux Religieux, au nom de toute la paroisse.

" Si le clergé du diocèse de St-Hyacinthe a accueilli avec bonheur la venue en ce pays des Frères de l'illustre Ordre de Saint Dominique, les fidèles de leur côté, ont ressenti une joie non moins vive et non moins sincère que celle de leur pasteur. L'Institut auquel vous appartenez est trop aimé dans l'Eglise, a rendu à la cause catholique trop de services signalés durant ses six siècles d'existence pour que non seulement les diocésains de Saint-Hyacinthe mais le peuple canadien ne saluent pas votre arrivée avec satisfaction.

" Nous, paroissiens de Notre-Dame, nous sommes particulièrement heureux de voir que notre paroisse a été

(1) La retraite pastorale avait eu lieu dans les premiers jours de septembre. Le Père qui avait été désigné comme futur curé et prédicateur de la retraite, se trouvant depuis dix-huit mois aux Etats-Unis, avait devancé de quelques semaines l'arrivée de ses frères au Canada.

choisie de Dieu pour devenir le premier théâtre de vos exploits apostoliques en Canada. Nous nous félicitons de cette faveur spéciale, et soyez persuadés, Révérends Pères, que nous venons avec effusion de cœur, vous présenter nos sentiments d'estime et d'admiration pour l'Ordre vénérable dont vous êtes les représentants, et pour vous, personnellement, nos respectueux hommages.

" Si nous avons éprouvé une légitime douleur en nous séparant du vénérable Curé (1) qui, depuis douze ans, desservait cette paroisse avec zèle et dévouement, nous nous sommes consolés dans la pensée qu'il aurait pour successeurs des enfants de Saint Dominique dont on nous a déjà dit tant de bien.

" Les vœux et les désirs des éminents pasteurs qui se sont succédé sur le siège épiscopal de St-Hyacinthe, sont enfin réalisés, et Sa Grandeur Monseigneur de Saint-Hyacinthe a bien voulu nous annoncer lui-même qu'il avait daigné faire le choix de cette ancienne paroisse pour être le siège des Dominicains. Pour mieux nous faire apprécier votre arrivée, il n'a pas hésité à nous dire qu'il considérait l'établissement des Frères Prêcheurs dans son diocèse comme un des actes les plus importants qu'il serait appelé à faire pendant son administration comme Evêque. Ainsi, tout en satisfaisant les désirs de notre cœur, nous savons être agréables à ce distingué Prélat en saluant le bel habit blanc de Saint Dominique, comme l'emblême des vertus de votre Ordre et des qualités éminentes de ceux qui ont été choisis pour fonder le nouveau monastère.

" Soyez donc, Messieurs, les Bienvenus au milieu de nous.

" Quoique ne nous connaissant pas, nous étions déjà unis par les liens d'une commune origine, avant de le devenir par ceux de la religion. Ce double lien sera pour nous un puissant motif de faire tout en notre pouvoir pour vous rendre agréable votre séjour dans cette localité. Nous formons des vœux pour que votre Institut, qui a jeté tant d'éclat en Europe et ailleurs, prenne fortement racine sur cette terre du Canada, et que la semence que vous jetez aujourd'hui produise des fruits abondants de salut.

---

(1) Monsieur Lecours avait généreusement consenti à se démettre de ses fonctions de curé pour favoriser notre établissement à St-Hyacinthe.

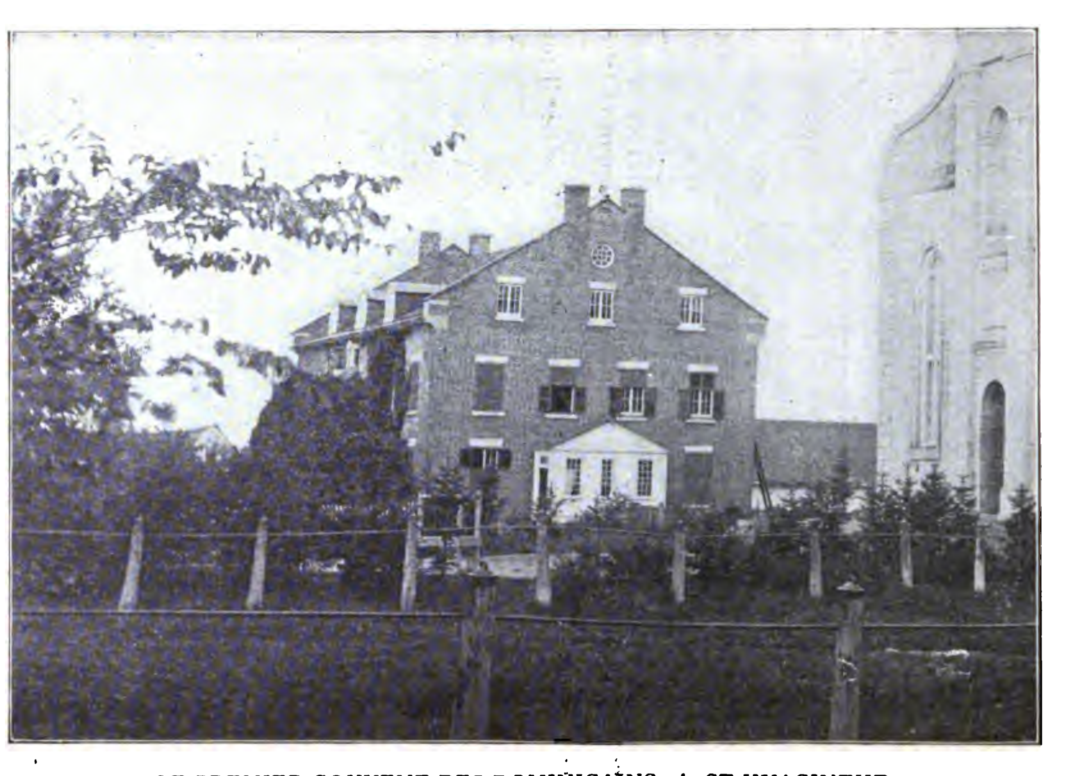
" Vous allez retrouver ici des noms qui vous sont bien connus. Notre-Dame du Rosaire est la patronne chérie de cette église ; de notre paroisse se sont formées les paroisses voisines de Saint Dominique, de Saint Hyacinthe et de Saint Pie ; et, dans le Séminaire diocésain, fondé par la générosité d'un de nos anciens curés, feu Messire Girouard, nos enfants s'abreuvent aux sources si pures de l'enseignement philosophique de Saint Thomas d'Aquin.

" Pour vous ce seront d'agréables souvenirs ; et pour nous, qui sommes appelés les premiers à devenir vos ouailles, nous y puiserons un motif de plus de correspondre à vos désirs en suivant vos pieux exemples."

J'ai tenu à reproduire cette adresse. Elle dit à elle seule mieux que de longs commentaires dans quels sentiments se rencontraient les paroissiens de Notre-Dame et les nouveaux pasteurs. Il n'était pas difficile à ceux-ci de concevoir la plus grande confiance dans un avenir qui s'ouvrait sous ces auspices et de promettre leur dévouement et leur travail.

Quant au *Triduum* de l'adoration perpétuelle, il fut suivi avec un admirable ensemble par toute la paroisse. Au dire des prêtres qui furent les témoins de cet élan, depuis longtemps les communions n'avaient été si nombreuses et les offices aussi bien suivis. On sentait que, par une sorte d'instinct, les paroissiens s'unissaient, dans une prière commune, pour appeler sur l'ère nouvelle qui commençait pour leur paroisse et la ville, toutes les bénédictions de Notre-Seigneur et la protection de sa sainte Mère.

L'installation matérielle d'une maison est toujours une grosse affaire, et une affaire de temps. La nôtre laissait donc beaucoup à désirer. Outre que nos ressources n'étaient pas considérables, le défaut de temps ne nous avait pas permis de nous organiser. Nous trouvâmes alors dans les communautés de la ville un fraternel concours. A l'imitation du Collège où l'on nous avait donné pendant plusieurs semaines la plus cordiale hospitalité, les communautés de la Présentation, du Précieux Sang et de l'Hôtel-Dieu rivalisèrent de générosité pour nous venir en aide. Bon nombre même de nos paroissiens et des habitants de la ville firent comme elles. Ils voulurent, notamment, se charger de l'aménagement de notre chapelle intérieure. Le R. P. Mothon dans l'article anonyme des *Analecta* que je



LE PREMIER COUVENT DES DOMINICAINS, de ST-HYACINTHE

mentionnais plus haut, a raconté comment " pendant les " premiers jours les fournisseurs se refusèrent à être payés " par les nouveaux venus. Durant plusieurs mois, ajoute-" t-il, boulanger et boucher voulurent fournir gratis les " vivres au Couvent. Chacun entendait contribuer pour sa " part, à l'établissement et à l'ameublement de la nou-" velle Communauté. On eut de la peine dans la suite à " faire accepter à ces braves gens le prix des objets qu'ils " nous apportaient avec tant de générosité. "

Et ce ne fut pas seulement la paroisse qui nous accueillit avec des marques touchantes de sympathie.

J'ai déjà dit comment le clergé du diocèse avait voulu devancer tout autre témoignage par ses paroles et par ses actes, dans une réunion solennelle. Chacun voulut faire accueil aux Pères. En moins de dix-huit mois, nous avions prêché des retraites non seulement au Collège de St-Hyacinthe, mais dans les autres Institutions et Maisons Religieuses du diocèse, et plus de vingt paroisses avaient sollicité notre présence et notre parole. " Pendant les pre-" miers temps, dit justement le Père Mothon, nous fûmes " écrasés de prédications, et ceux d'entre nous qui étaient " laissés disponibles par le ministère de la paroisse, ne " suffisaient pas à répondre à l'appel des populations et du " clergé."

Ce n'était pas le seul diocèse de St-Hyacinthe qui réclamait notre concours. Nous fûmes appelés bientôt dans tous les autres diocèses de la Province de Québec.

En nous donnant sa bénédiction de Métropolitain, Monseigneur l'Archevêque de Québec, d'accord avec Mgr le Recteur de l'Université Laval, nous demanda de prêcher dans sa Basilique la retraite annuelle des Etudiants de l'Université. Il y joignit de lui-même la demande pour l'année suivante de donner les deux retraites pastorales de son diocèse. A Montréal, Monseigneur Bourget et son coadjuteur Monseigneur Fabre, nous accueillirent avec une aimable bonté et les Messieurs de Saint-Sulpice nous rappelaient avec sympathie le lien religieux qui unit le berceau de leur compagnie à l'Ordre de Saint Dominique. Aux Trois-Rivières, Monseigneur Laflèche nous demandait la retraite de son Petit Sèminaire et favorisait l'appel fait à notre ministère par plusieurs de ses curés. Monseigneur l'Evêque de Rimouski nous confiait la prédication

d'une grande retraite dans son Eglise Cathédrale et plusieurs missions dans des paroisses importantes de son diocèse.

Il n'est pas jusqu'aux prêtres placés à la tête de paroisses canadiennes, disséminées dans les Etats limitrophes des Etats-Unis, qui ne voulussent eux aussi avoir les nouveaux venus. Ma mémoire me rappelle Troy, Albany, Cohoes, Worcester, Détroit, où nos Pères donnèrent des missions aussi intéressantes que fructueuses.

Le bon Dieu bénissait visiblement nos débuts et encourageait ainsi puissamment le zèle des missionnaires qui n'avaient que le regret d'être trop peu nombreux pour répondre toujours, comme ils l'auraient voulu, à de si unanimes demandes.

Une circonstance mémorable vint mettre en relief cette universelle sympathie.

L'année 1874 amenait le sixième anniversaire séculaire de la mort du plus illustre des Fils de Saint Dominique, le grand Docteur Saint Thomas d'Aquin. Le collège théologique de Rome avait adressé aux Evêques et aux Universités catholiques du monde entier une lettre par laquelle il les invitait, avec l'approbation du Souverain Pontife, à célébrer solennellement cet anniversaire.

L'Université Laval se montra disposée à répondre à cet appel, encouragée surtout par Mgr l'Archevêque qui voulut bien promettre son concours personnel.

Bien que venus d'hier, nous comprîmes qu'on attendait de nous que nous répondrions à l'appel de Rome.

Il fut convenu qu'une double fête aurait lieu dans la Province : l'une à St-Hyacinthe et l'autre quelques jours plus tard, à Québec.

Mgr LaRocque invita lui-même les Evêques de la Province et le clergé de son Diocèse à prendre part à notre fête et Mgr l'archevêque de Québec, d'accord avec les autorités directrices de l'Université, organisa les fêtes de la Métropole.

La fête fut digne de l'attente générale aussi bien à St-Hyacinthe qu'à Québec.

Un compte rendu de ces deux solemnités fut publié par les soins de l'Université Laval sous ce titre : *Sixième centenaire de Saint Thomas d'Aquin à St-Hyacinthe et à Québec.* Qu'il me soit permis d'en citer quelques extraits.

Ils donnent bien la physionomie de ces fêtes, et ils nous disent aussi la place qu'on avait bien voulu y faire aux fils de Saint Dominique.

A St-Hyacinthe la fête dura trois jours. La veille du *Triduum*, le 4 mars, le Séminaire de St-Hyacinthe donna une soirée littéraire qui a bien été l'une des plus brillantes auxquelles les citoyens de cette ville aient eu la bonne fortune d'assister. C'était un entretien, une série de discours où Saint Thomas fut apprécié à tous les points de vue dans sa vie et dans ses œuvres. (1)

Le lendemain, premier jour du *Triduum*, une foule empressé encombrait l'église Notre-Dame. Celle-ci était magnifiquement ornée et avec un gout exquis. La messe solennelle fut célèbrée par Mgr Ed. C. Fabre, Evêque de Grationopolis, ayant comme prêtre assistant, le Révd M. Hamel, V. G., Recteur de l'Université Laval, et comme diacres d'honneur, le Révd M. Thomas Caron, V. G., Supérieur du Séminaire de Nicolet, et le Révd Père Fleck, S. J., Recteur du Collège Sainte-Marie, de Montréal.

Au chœur se trouvaient en outre, Mgr Charles LaRocque, Evêque de St-Hyacinthe, Mgr Joseph LaRocque, Evêque de Germanicopolis, Mgr Laflèche, Evêque des Trois-Rivières et plus de soixante prêtres.

L'Université Laval avait fait aux Pères de St-Hyacinthe l'honneur d'accepter de donner le sermon de circonstance. Il fut prêché avec autant d'éloquence que d'onction par le Révd M. L. N. Bégin, professeur à la faculté de théologie. (2)

A l'issue de la messe, tout le clergé alla prendre place à un magnifique banquet, préparé et servi par les Dames de St-Hyacinthe, dans la vaste salle de la Communauté de l'Hôtel-Dieu.

Le même jour, il y eut salut solennel chanté par Mgr Fabre, avec sermon par Mgr Laflèche. Le soir, un grand nombre d'édifices étaient illuminés : entr'autres se distinguait le monastère du Précieux Sang. Le lendemain, avant le salut chanté par Mgr Charles LaRocque, le sermon fut

---

(1) Le discours de Mgr Raymond a été publié en brochure sous ce titre : *Entretien sur Saint Thomas d'Aquin, à l'occasion du sixième centenaire célébré en son honneur*, et envoyé à Rome sur la demande du P. Zigliara, depuis Cardinal, Préfet des Etudes du Collège de Saint Thomas.

(2) Aujourd'hui Archevêque de Québec.

donné par le Révd M. E. Gravel, de la Cathédrale. (1) Enfin, le troisième jour, le salut fut donné par Mgr Jos. LaRocque et le sermon par M. Raymond, V. G., Supérieur du Séminaire de St-Hyacinthe.

A Québec, la fête fut célébrée le 10 mars avec le plus grand éclat. Elle demeurera à jamais l'une des plus belles pages de l'histoire religieuse du pays. La Cathédrale était décorée et illuminée avec un gout parfait ; elle suffisait à peine à contenir la foule pieuse venue de toutes les parties de la ville et du diocèse.

Monseigneur E. A. Taschereau, Archevêque de Québec et Visiteur de l'Université, officiait en grande pompe au milieu d'un clergé très nombreux. Tout le corps universitaire, professeurs et élèves, assistait en costume. Leurs Excellences le Lieutenant Gouverneur et Madame Caron assistaient aussi au Saint Sacrifice. Il est difficile d'imaginer un plus imposant spectacle que celui qui s'offrait aux regards en cette circonstance dans cette belle Cathédrale.

On avait trouvé juste et convenable qu'un Fils de S. Dominique fut appelé en ce beau jour, à faire l'éloge de Saint Thomas d'Aquin. *Saint Thomas et les nécessités religieuses du temps présent*, tel fut le thème développé par le nouveau Prieur du monastère des Frères Prêcheurs de St-Hyacinthe.

Après la messe, Mgr l'Archevêque et tout le clergé allèrent prendre le dîner au Séminaire.

La fête se termina par une soirée littéraire et musicale dans la grande salle de l'Université Laval. Près de 2000 personnes se pressaient dans la vaste enceinte.

Au premier rang se trouvait Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque, Visiteur de l'Université, ayant à sa droite Son Excellence le Lieutenant Gouverneur Caron et à sa gauche Madame Caron. Puis venaient : la famille du lieutenant-gouverneur, l'Hon. M. Ouimet, premier ministre de la Province, le Maire de Québec, l'Hon. M. Chauveau, le Recteur et les professeurs de l'Université, les Consuls des différentes Puissances et un très nombreux clergé tant de la ville que des autres parties de l'archidiocèse et des diocèses voisins. En un mot l'élite de la population s'était donné rendez-vous ce soir-là, et offrait ainsi par sa pré-

(1) Aujourd'hui Evêque de Nicolet.

sence un magnifique témoignage de vénération au grand Docteur, objet de cette fête.

Sans se montrer fatigués du concours donné par eux, le matin, à la Cathédrale, les premiers artistes de la ville avaient bien voulu encore répondre à l'appel qui leur avait été fait pour cette soirée. C'était en assurer le succès ; c'était aussi un bel hommage à Saint Thomas que cet empressement de toutes les célébrités pour concourir à une démonstration essentiellement catholique.

La partie littéraire ne fut pas au-dessous de la partie musicale. M. Louis Paquet, professeur à la faculté de théologie, montra, dans Saint Thomas, *la fécondité de l'union entre la Foi et la Raison, et la nécessité de cette union pour donner à l'une et à l'autre toutes leurs ressources.*



EGLISE N. D. DU ROSAIRE
de St-Hyacinthe

La soirée s'acheva par la lecture d'une charmante pièce de poésie composée par une religieuse du Précieux Sang de St-Hyacinthe : celle même qui avait si délicatement salué notre arrivée au Canada, par une poésie intitulée : *Salut d'un poète canadien à nos frères de Saint-Hyacinthe : Benedictus qui venit in nomine Domini.*

L'auteur de cette brochure conclut son récit par ces mots que j'aime à m'approprier :

" Ainsi s'est terminée parmi nous la fête du sixième centenaire de Saint Thomas d'Aquin. L'ensemble a été une démonstration que des pays plus illustres que le nôtre pourront peut-être nous envier. Puisse le grand Saint, qui jouit depuis six siècles dans le ciel de la récompense promise à ceux qui ont éclairé les intelligences : *qui erudiunt multos*, jeter un regard protecteur sur ceux qui, loin du théâtre où il a exercé son zèle et déployé les trésors de sa science, ont voulu au moins faire preuve de bonne volonté et témoigner de leur sincère attachement à ses enseignements. "

J'arrête ici le compte rendu de ces premiers souvenirs.

Aussi bien que pourrais-je dire encore qui ne fut une répétion ?

La petite communauté, qui s'était accrue de quelques membres, vécut ainsi pendant dix ans, au milieu de consolations mélangées, comme c'est la loi générale, de quelques tristesses. D'autres raconteront le développement de l'œuvre manifesté par trois fondations successives : l'une à Lewiston (Me), l'autre à Ottawa (Ont.), et la troisième à Fall-River (Mass).

J'ajouterai seulement que l'une de nos grandes joies fut le recrutement même de l'Ordre au Canada. Dès 1874, plusieurs jeunes gens, venus de différents diocèses, nous demandèrent à entrer dans nos rangs. Sans craindre les inconvénients et les chances d'un exil momentané, ils partirent vaillamment pour faire leur noviciat en France. Presque tous persévérèrent, et sauf les quatre Pères que la mort a frappés prématurément, je veux dire : les Pères Vincent Routier, Hyacinthe Gadbois, Laurent Fortier et Thomas Gauvreau, — ils forment aujourd'hui le premier groupe des Dominicains Canadiens qui ont apporté au pays l'esprit traditionnel de l'Ordre de Saint Dominique et la pratique de ses observances religieuses.

Le vénérable Evêque de St-Hyacinthe, Mgr Moreau, était donc autorisé à écrire, en 1884, au Rme Père Larroca, Général de l'Ordre, ces lignes si pleinement empreintes de joie religieuse et de sympathie pour les Fils de Saint Dominique.

" Il est bien reconnu aujourd'hui que la fondation Dominicaine au Canada est viable, qu'elle est même dans des conditions avantageuses et qu'elle a droit de compter comme tous les autres Ordres Religieux d'hommes implantés de France au Canada, sur une prospérité réelle et sur un avenir florissant, tant pour les vocations que pour les ressources matérielles nécessaires à son existence. Vos Religieux trouvent ici un vaste champ à leur activité et à leur zèle apostolique, non seulement dans mon diocèse, mais dans tout le Dominion Canadien et aux Etats-Unis. Pour ma part, je les considère comme des auxiliaires précieux dans l'œuvre du salut des âmes qui me sont confiées ; et comme religieux, prédicateurs et missionnaires, j'en suis satisfait."

Je suis heureux de terminer cette lettre par ces paroles

d'un Evêque qui a tant contribué au développement de l'œuvre Dominicaine au Canada et dont le nom demeure associé dans notre cœur reconnaissant aux meilleurs souvenirs de nos origines.

Une fois de plus, le grain de sénevé de l'Evangile est devenu un arbre ; et en constatant les proportions qu'il a déjà prises, et en prévoyant celles qu'il peut atteindre encore, au souvenir de la petite semence d'il y a vingt-cinq ans, je m'écrie avec reconnaissance et attendrissement : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris !*

Agréez, je vous prie, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments religieusement dévoués.

FR. TH. BOURGEOIS,
des Fr. Prêch.

Ottawa, le 15 sept., en la fête de la
Commémoration de S. Dominique.

AU RÉVÉREND PÈRE L. T. BOURGEOIS

Hommage des Sœurs du Précieux Sang

Nous aimons à reproduire ici les strophes par lesquelles les Sœurs du Précieux Sang souhaitèrent la Bienvenue à nos Pères, lors de leur arrivée en 1873.

Salut ! Soldats du Christ, ô Fils de Dominique,
Vous qu'a poussés vers nous son souffle apostolique
A travers l'océan ;
Guidant comme autrefois ses phalanges nombreuses,
Il donne au Canada vos âmes généreuses
Au noble et saint élan.

Oui, son ombre a plané sur nos humbles rivages,
Son œil a regardé des éternelles plages
Notre pays lointain ;
Depuis longtemps déjà d'une main prévoyante
Il semblait préparer pour dresser votre tente
Un sol dominicain.

Un de ses Fils, brillant de la céleste gloire,
Honore de son nom d'immortelle mémoire
Ces lieux qu'il a bénis ;
Ici vous retrouvez le pieux sanctuaire
Où sous son blanc manteau la Vierge du Rosaire
Vous voyait réunis.

C'est ainsi que toujours, ô douce Providence,
Dans tes secrets conseils tu disposes d'avance
Le bien de tes élus ;
Tu sais leur redonner sur la terre étrangère
Des frères, des amis, d'humbles sœurs, une Mère,
La Mère de Jésus !

Salut ! Anges de paix qui déployez vos ailes
Pour venir féconder nos rives déjà belles
D'antique et vive foi !
Vous qui réalisez de célestes présages
Recueillez parmi nous des cœurs et des hommages
Pour le Souverain Roi.

Allez, élancez-vous, Hérauts de la parole,
A ce Dieu tout amour qui pardonne et console
Ramenez le pécheur ;
Et s'il vous faut subir travaux et sacrifices,
Vous trouverez aussi d'enivrantes délices
Aux sources du Sauveur !

....

Seigneur, dans les accents de la reconnaissance,
Laisse-nous te bénir pour ce don précieux,
Car il comble pour nous une longue espérance,
Un désir inspiré des Cieux.

Nous voulions sous nos yeux des Frères, des Modèles,
Dont l'exemple sublime à nos cœurs vint parler,
Et pût nous révéler à des clartés nouvelles
Comme il est beau de s'immoler.

Mais surtout nous voulions voir en notre patrie
De cet arbre béni transporter un rameau
Qui chaque jour, croissant sous les soins de Marie,
Fit recueillir un fruit nouveau.

Ce germe plein d'espoir, que ton Sang le féconde,
Jésus, contre les vents daigne le préserver ;
Qu'il donne des flambeaux pour éclairer le monde,
Des Apôtres pour le sauver !

Tu l'as dit, doux Sauveur, au grand soir de la Cène :
Allez, portez le fruit qui doit être éternel,
De ma sève toujours, si votre tige est pleine,
Vous moissonnerez pour le ciel.

O Sang, sève de vie où s'abreuvent les âmes,
De nos Frères, de nous, sois le commun trésor,
Allume dans nos cœurs les mêmes pures flammes,
Fais-nous prendre le même essor.

Tandis qu'ils combattront, ô mon Dieu, pour ta gloire
Dans les plaines du monde où règnent tant d'erreurs,
Nuit et jour nos soupirs pour hâter leur victoire
Viendront s'unir à leurs labeurs.

Et puissions-nous, près d'eux, dans la Cité divine,
Contempler à jamais leur famille d'élus ;
Dominique, Hyacinthe, et Rose, et Catherine,
Près de Marie et de Jésus !

Discours pour l'installation des Frères Prêcheurs à N.-D. du St. Rosaire, le 5 Octobre 1873, par le Rev. M. Raymond, Supérieur du Séminaire de St-Hyacinthe.

EXTRAIT

Qui recipit vos me recipit et qui me recipit recipit eum qui misit me.
Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé.

Math. X.

MES FRÈRES

......Quels titres ces religieux ont-ils à votre estime et à votre confiance ? Un seul mot va le dire : ils sont des religieux. Ils ont fait vœu de pauvreté ; ils ne peuvent absolument rien posséder en propre ; le superflu est une chose in-

connue pour eux, qui en tout doivent se contenter du nécessaire ; ils ont à subir des privations de toute espèce. Par leur vœu d'obéissance, ils sacrifient entièrement leur volonté ; ils sont soumis à une règle qu'ils doivent constamment observer ; dans chaque maison il y a un supérieur à l'autorité duquel les autres membres ont à se soumettre. L'Ordre auquel ils appartiennent est d'une grande austérité. Ils ont à se lever toutes les nuits pour psalmodier le Saint Office. Quand ils sont dans leurs propres maisons, autant que la santé et les circonstances du climat et des lieux le permettent, ils gardent une abstinence perpétuelle ; ils jeûnent la plus grande partie de l'année ; malgré la chaleur de l'été, ils ne peuvent porter que des vêtements de laine tant en dessous qu'en dessus. Une certaine austérité se trouve aussi dans leur lit. Ils sont astreints au silence, hors certains temps limités. Ils ont à faire en chapitre l'aveu des fautes extérieures, et à recevoir une punition humiliante.

A cette vie de pénitence, se joint pour eux le mérite d'avoir quitté leur patrie, des maisons qui leur étaient chères, des frères qu'ils aimaient. Et ils viennent ici pourquoi ? Pour se livrer à tous les travaux du ministère apostolique. Il en est qui vous rendent les services que les pasteurs doivent à leurs troupeaux ; les autres iront partout où on les appellera prêcher des retraites : pour eux, il n'y a guère de loisir : ils ont à subir sans cesse la fatigue de la prédication, tous les labeurs des missions. Ainsi ces hommes se présentent à vous avec le mérite de l'austérité de l'état qu'ils ont embrassé et avec celui d'un dévouement à votre égard, auquel ils ne veulent pas mettre de bornes.

Qu'avez-vous à attendre de leur présence au milieu de vous ? Je le sens : c'est à cette question que je dois surtout répondre.

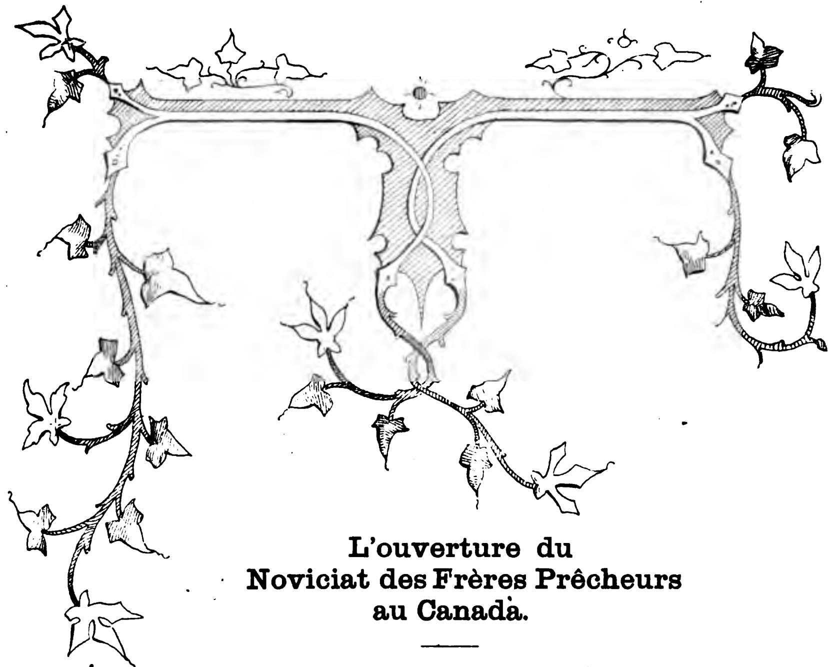
D'abord vous recevrez d'eux une édification propre à vous sanctifier. L'aspect de ces religieux qui s'imposent tant de sacrifices, dont la vie est si austère, ne sera-t-il pas pour vous habituellement une leçon contre la mollesse de la vie, la recherche des plaisirs, la tiédeur dans le service divin ? Vous sentirez plus de courage à observer les préceptes de l'Evangile quand ils vous seront prêchés par des hommes qui se sont engagés à en suivre aussi les conseils.

La prière, vous le savez, est la source de toutes les grâces ; elle montera vers Dieu en votre faveur par les supplications qu'ils feront entendre dans cet Office Divin qu'ils récitent en chœur et le jour et la nuit. Ils ont des protecteurs puissants au Ciel dans Saint Dominique leur Père, dans un si grand nombre de saints et de saintes qui sont leurs frères et leurs sœurs. Ils les intéresseront à vos âmes, qui, par là même qu'elles sont confiées à leurs soins, doivent être l'objet d'un regard bienveillant et d'une intercession puissante du Saint fondateur et des membres glorifiés de cet Ordre, sous la direction duquel vous êtes placés.

Vous recevrez d'eux les soins les plus assidus du ministère curial : ils sont obligés de vous les donner par la charge de cette paroisse qui leur est confiée. Et vous devez le sentir, le zèle, qui est la vertu propre de l'ordre de de St-Dominique, les portera à se dévouer à vos intérêts spirituels avec la plus grande sollicitude.

La prédication c'est là surtout leur fonction. A chacun d'eux il est dit comme à leur fondateur : Va et prêche ; de fortes études théologiques et ascétiques les disposent à exercer ce ministère. Or, la parole de Dieu, quand elle sort de lèvres qui en sont les dignes organes, quelle lumière salutaire elle fait briller aux esprits, quelle influence sanctifiante elle a sur les cœurs !

Il vous est facile de comprendre que, livrés à l'étude des vertus dont la pratique forme cette perfection à laquelle tout religieux doit tendre, ils sont préparés à donner aux personnes pieuses une direction qui hâte leurs progrès spirituels. Sans doute, le zèle, la piété, et la grâce de Dieu, qui supplée à tout, permettent aux pasteurs séculiers de conduire avec sûreté les personnes qui font profession d'une dévotion spéciale ; mais il faut reconnaître que les religieux en général sont plus éclairés pour conduire les autres dans les voies spirituelles ; ils ont à leur disposition plus de moyens pour se former à ce gouvernement des âmes que Saint Grégoire a appelé l'art des arts *Ars artium, regimen animarum*....



L'ouverture du Noviciat des Frères Prêcheurs au Canada.

Lorsque Ives Odrowaz, l'êvêque élu de Cracovie, pria saint Dominique de lui donner quelques Frères-Prêcheurs pour les emmener avec lui en Pologne, le Saint lui objecta qu'il n'en avait aucun qui fut initié à la langue et aux mœurs polonaises, et que si quelqu'un de sa suite voulait prendre l'habit, ce serait le meilleur moyen de propager l'Ordre en Pologne et dans les pays du Nord. Hyacinthe et Ceslas s'offrirent alors de leur propre mouvement, et prirent ensemble l'habit à Ste-Sabine, de concert avec deux autres compagnons de leur voyage.

Ces quatre nobles enfants du Septentrion, dit le Père Lacordaire, étaient prédestinés de Dieu à semer des couvents de Frères-Prêcheurs en Allemagne, en Pologne, en Prusse et jusqu'au cœur de la Russie.

Cette réponse du Bienheureux Dominique à l'Evêque de Cracovie n'a pas été une direction dont l'efficacité n'ait été reconnue qu'aux premiers jours de l'Ordre ; elle a été recueillie par les fils du Père très-saint, et les a guidés dans leurs travaux pour la propagation de leur famille re-

ligieuse. Ils ont toujours compris que pour être viables et prospères, les fondations de l'Ordre devaient recruter sur place les divers éléments qui leur étaient nécessaires, et se développer selon les conditions spéciales des milieux variés, où la Providence les invitait à édifier leurs couvents.

Elle était animée par la même féconde pensée, cette vieille province de France qui, après avoir fourni des religieux pour la restauration des provinces de Lyon et de Toulouse, possédait encore une vitalité assez intense pour essaimer en Orient et en Occident, pour entretenir des missions en Asie, et pour travailler, en Amérique, à doter l'Ordre d'une nouvelle province.

Pour atteindre ce but glorieux l'ouverture d'un Noviciat au Canada semblait le moyen tout indiqué.

Là, la vie dominicaine pourrait s'épanouir dans sa triple manifestation monastique, doctrinale et apostolique, qui lui fait une merveilleuse beauté.

Là, serait comme le cœur robuste de la fondation, cœur assez fort pour repousser chaque jour des flots d'un sang riche et abondant, jusqu'aux extrémités de ce corps encore faible et grandissant.—Là, serait un foyer ardent de vie religieuse dont le salutaire rayonnement pourrait se faire ressentir au loin.—Là, les âmes, attirées par l'appel de Dieu, pourraient essayer leurs aptitudes et satisfaire leurs nobles aspirations, sans être condamnées à un voyage onéreux et à un exil prolongé, pour étudier l'importante affaire de leur vocation, et se soumettre aux épreuves de la formation religieuse. Le prestige de la distance pouvait influencer quelques aspirants, ou trop enthousiastes ou trop hésitants. Les uns se préparaient d'inévitables déceptions ; les autres, redoutant dans nos climats l'austérité des observances monastiques, ne pouvaient être déterminés que par la victorieuse, la triomphante réponse d'une expérience continue.

Sans doute, quelques âmes généreuses n'avaient pas craint de quitter leur pays, et de se diriger, dès 1874, vers le noviciat d'Abbeville, et plus tard de frapper à la porte du couvent d'Amiens. Néanmoins, de graves raisons permettaient de croire que ces recrues, plus vaillantes ou plus favorisées, ne seraient jamais que le petit nombre.

Aussi, dès l'année 1877, un religieux, non moins vé-

nérable par ses vertus que par ses cheveux blancs, le Très Rev. Père Albert Mathieu, fut-il assigné à St-Hyacinthe, avec mission de procéder à l'ouverture d'un noviciat régulier, et d'en prendre la haute direction en qualité de Maître des novices.

Malgré le désir des religieux, et les sympathies élevées que rencontrait le projet, les circonstances devaient retarder encore de quelques années cet évènement capital pour assurer le recrutement et la prospérité de la fondation canadienne.

Enfin, en 1885, l'heure de Dieu sonna.

Le Révérendissime Père Larocca, Maître Général de l'Ordre, pour favoriser l'ouverture d'un noviciat, décrétait l'érection de la maison de St-Hyacinthe en couvent canonique et de noviciat simple. Quelques mois plus tard, le Très Rev. Père Faucillon, Provincial, visitant par lui-même les maisons d'Amérique, procédait le 2 juillet, en la fête de la Visitation, à l'exécution de cette mesure, objet de tant d'espérances.

Toutefois, si les formalités canoniques étaient complètes, il n'existait pas encore de bâtiments assez spacieux pour recevoir un groupe de novices, et lui permettre d'évoluer librement selon les diverses prescriptions de la vie claustrale.

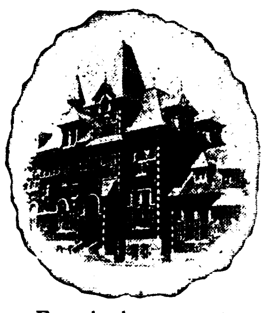
Il ne fallait pas songer à agrandir l'ancien presbytère, habité jusqu'à ce moment par les religieux, et qui menaçait ruine.... La construction d'un couvent selon les traditions de l'Ordre, et accommodé aux exigeances d'un noviciat dominicain, s'imposait donc.

***

Le mardi, 25 août 1885, dès le matin, sans ostentation, les religieux sortent en procession de la vieille maison, et précédés de la croix, ils vont réciter des prières sur le terrain des constructions. La petite communauté s'avance en chantant des antiennes à la Très Sainte Vierge, leur Mère et Patronne, à St-Dominique, leur père, à tous les Saints de l'Ordre, leurs frères aînés, et finit par les invocations des Litanies des Saints.

C'est le petit troupeau (*pusillus grex*), qui appelle par cette touchante cérémonie les regards du Seigneur sur cet édifice qui va s'élever pour la gloire du Très-Haut,

afin qu'il soit le berceau d'un vaillant peuple d'apôtres, voués à l'extension du règne de Dieu. Il invoque ses frères du paradis pour solliciter leur protection sur cette famille qui est la leur, afin qu'elle croisse en nombre et en mérite, et qu'à toujours elle vive de leur vie, se pénètre de leur doctrine et propage leurs vertus.


Façade du couvent de St-Hyacinthe.

Les travaux furent poussés activement. On vit bientôt se dessiner les grandes pièces régulières, le réfectoire, la bibliothèque, la salle commune, le chapitre ; le cloître courber les arceaux de sa voûte à plein cintre, et les conduire jusqu'au chœur de l'Eglise paroissiale, qui fut aménagé pour répondre aux besoins de religieux qui voient dans l'office canonial de jour et de nuit, l'une de leurs observances les plus chères et les plus consolantes. Bientôt commencèrent à paraître, comme les alvéoles d'une ruche, les longues files de cellules silencieuses.

A la date du 9 novembre 1886, celui que la Providence avait préparé, par d'éminentes vertus religieuses et un amour véhément de son Ordre, comme par de longues et pénibles souffrances, à devenir le premier Père-Maître du Noviciat canadien,—le Très Rev. Père Laurent Fortier, pouvait écrire aux postulants qui se préparaient à la vie dominicaine :

" Aujourd'hui, le lendemain de l'Octave de la Toussaint, nous célébrons la fête de tous les Saints de notre Ordre, glorieuse phalange, qui a marché dans le même chemin que nous suivons, avec moins de vertus sans doute, mais avec non moins d'espérance.

" A moins d'ordre contraire, c'est une affaire réglée, le Noviciat s'ouvrira le 8 décembre, sous le patronage de notre Mère Immaculée, la glorieuse Vierge Marie. Si le diable faisait des siennes, et retardait d'une quinzaine de jours la fin des travaux du nouveau couvent, nous commencerons dans la vieille maison."

C'est ce qui eut lieu.

En effet, le 8 décembre, avant les vêpres solennelles, au nouveau couvent dans la salle capitulaire encore ina-

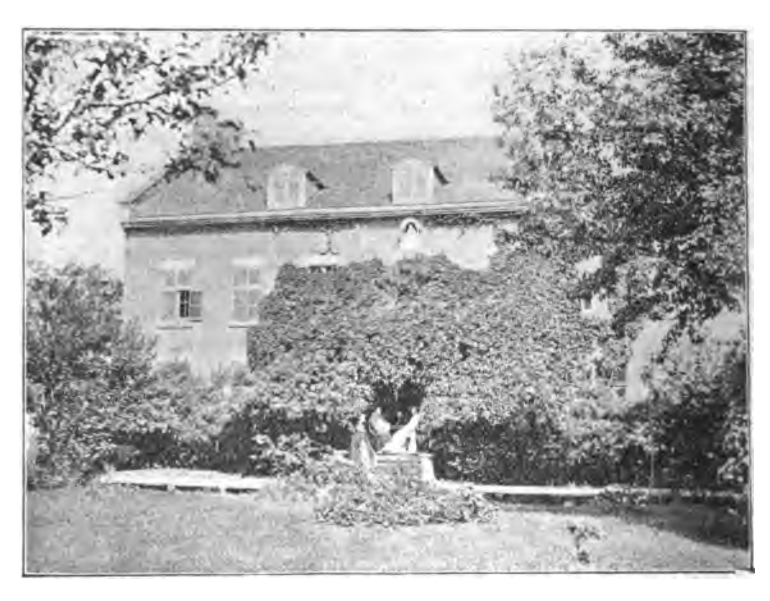
chevé, quatre postulants revêtaient les symboliques livrées du Bienheureux Père Dominique.

Il s'était enfin levé, ce jour à jamais mémorable pour nous, où pour la première fois le blanc scapulaire de la Vierge du Rosaire, et l'humble chape noire des Prêcheurs, étaient donnés canoniquement sur la terre du Canada !

Nombreuse et choisie était l'assistance qui avait voulu offrir une nouvelle preuve de sympathie à l'œuvre naissante. Les amis de la première heure s'y retrouvaient, vieillis et heureux de contempler de leurs yeux la vivante réalisation d'un rêve, cher à leurs nobles cœurs de prêtres selon Dieu. Entre autres, nous pouvons mentionner Mr. le Grand Vicaire Gravel, administrateur du diocèse en l'absence de Mgr Moreau, Mgr Raymond et Mr. le Chanoine Bernard.



La vie de noviciat commença aussitôt pour les quatre jeunes fils de St-Dominique.



ANCIEN COUVENT DE ST-HYACINTHE.
(Façade)

Pendant quelques semaines, ils habitèrent la vieille maison. Enfin le 28 décembre, ils purent occuper dans le nouveau couvent la partie qui leur était consacrée, et s'installer dans ces blanches petites cellules, baptisées des noms des Bienheureux qui ont reçu l'habit religieux des mains vénérables du saint Patriarche de l'Ordre. Ces souvenirs d'autrefois, rappelés à l'aube de cette fondation, dans un pays sans tradition dominicaine, produisaient une émouvante impression sur les âmes, et les pénétraient d'une suavité semblable à ce parfum pieux qui émane des lieux longtemps fréquentés par les amis de Dieu.

Avec quelle ferveur furent chantées les premières Litanies de la Très-Sainte Vierge ! Cette prière fut comme la prise de possession de ce pauvre oratoire qui devait être enrichi bientôt après de la présence de Jésus-Christ. De ce tabernacle où l'avaient placé les religieux de l'Ordre en arrivant au Canada, Il allait, lui-même, appeler les âmes prédestinées, et par sa grâce, les modeler comme son serviteur Dominique, pour en faire à l'imitation de leur Père des athlètes de la sainte foi et des prédicateurs de son Verbe.

Depuis ce moment, chaque année conduit dans le cloître de St-Hyacinthe quelques âmes élues de Dieu, saintement avides de le connaître et de l'aimer davantage, et de le faire connaître et aimer de plus en plus ; des âmes heureuses d'être enrolées pour jamais sous la bannière de la Vérité (Ordo Veritatis) par les liens bénis de la consécration religieuse.

Aucune grâce n'a été refusée au noviciat : ni celle de la ferveur, ni celle de la fécondité, pas même celle de la mort, qui a cueilli dans le fr. Antonin Ollivier, une âme courageuse, qui n'avait pas craint de s'expatrier pour répondre à l'appel de Dieu, et qui a laissé après elle l'exemple de la plus sereine patience, et de la plus douce résignation à la volonté divine.

Trois ans plus tard, en 1889, commençaient les cours de Philosophie et de Lieux théologiques, préparatoires à l'enseignement de la Théologie proprement dite. Puis le nombre des étudiants dominicains s'accroissant avec les années, les études se sont développées dans les mêmes proportions, et aujourd'hui les jeunes profès de l'Ordre peuvent recevoir dans leur propre couvent, l'enseignement

complet des sciences sacrées. Trois religieux sont occupés à leur formation morale, et six autres s'appliquent à leur développement intellectuel. C'est l'obscur travail des racines, qui plongent silencieusement dans le sol, pour y puiser les sucs nourriciers, qui peu à peu sous l'influence d'en haut seront transformées—nous aimons à l'espérer,—en un tronc vigoureux, orné de la parure d'un riche feuillage, et de fruits opulents de doctrine, d'apostolat et de sainteté.

Si le petit rameau du grand arbre dominicain, transplanté sur les bords du St-Laurent, a pu grandir et prospérer—nous nous plaisons à le reconnaître devant Dieu et devant les hommes,—il le doit après les rosées et les rayons du ciel, à la chaude atmosphère de sympathie qu'ont su créer autour de lui de nombreuses âmes d'une générosité et d'un dévouement, qui n'ont fait que se fortifier avec les années et croître avec les nécessités.

Que le Dieu de Dominique et de Thomas d'Aquin daigne, dans son infinie miséricorde, se ressouvenir de ses antiques promesses ! qu'il daigne regarder d'un œil favorable, ce noviciat qui a été son œuvre dès le commencement ! qu'il daigne l'animer toujours du plus pur esprit de son grand serviteur Dominique, le remplir de cœurs largement ouverts et fidèles aux influences célestes ; l'honorer par la présence des Saints comme aux jours de Réginald et de Jourdain de Saxe ;—ou comme à cette époque plus rapprochée de nous, lorsque dans l'idéale solitude de Fiésole, St-Antonin, fra Angelico, le Bienheureux Jean Liccius étaient initiés aux secrets de la perfection dominicaine sous la direction du Bienheureux Laurent de Ripafratta ;—ou encore comme aux jours récents de la restauration française, lorsque, dans les couvents de la Quercia, de Bosco et de Chalais, par des actes d'héroïque générosité, on savait prouver qu'on aimait Jésus-Christ avec ivresse, et Marie avec transport.

Memor esto congregationis tuæ, quam possedisti ab initio.

FR. RAYMOND M. ROULEAU,
des Fr. Prêch.

Le Couvent de Saint-Hyacinthe

La situation actuelle du Couvent de Saint-Hyacinthe peut être envisagée au double point de vue des bâtiments conventuels et du personnel qui s'y trouve aujourd'hui installé.

Les arrangements pris en 1873, entre Mgr LaRocque et le Père Chocarne, avaient été conclus d'un commun accord à titre provisoire. En 1882, Mgr Moreau, successeur de Mgr LaRocque, voulut donner à notre fondation un caractère stable et définitif. Le 20 décembre de cette même année, Sa Grandeur passait avec le Père Mathieu, alors Supérieur de la maison, un traité, par lequel elle confiait à perpétuité à notre Ordre la paroisse du T. S. Rosaire avec la libre jouissance des terrains annexés. L'évêque autorisait en même temps la fondation d'un Couvent. Ce traité, approuvé par le Révérendissime Père Larroca, reçut en dernier lieu la sanction de l'autorité Apostolique par un decret de la S. Congrégation de la Propagande.

Deux ans plus tard, Mgr Moreau sollicitait lui-même du Père Général la construction d'un couvent régulier, et son érection en Priorat avec le pouvoir d'y adjoindre un noviciat.

En 1885, on commença la construction d'un grand couvent régulier, conçu et exécuté d'après toutes les règles des traditions dominicaines. Pour plus de sûreté les plans furent soumis à la double approbation du Provincial de France et du Maître Général.

Quand le Révérendissime Père Fruthwirth se transportera en Amérique pour y faire la visite canonique de nos maisons, il trouvera à Saint-Hyacinthe un très beau cloître voûté, construit de façon à être complètement fermé pendant l'hiver à cause des grands froids du climat canadien. Les quatre côtés du cloître sont achevés et forment un quadrilatère de cent vingt pieds de longueur sur cinquante-quatre de largeur. Sur un des flancs du quadrilataire se trouve l'église : sur les trois autres s'élèvent les bâtiments conventuels. Les lieux réguliers sont vastes, bien aérés, et très heureusement combinés pour satisfaire à la pleine sauvegarde de toutes les lois et cérémonies de l'Ordre.



COUVENT DES DOMINICAINS DE ST-HYACINTHE.

Les commodités des constructions modernes n'ont pas été non plus négligées. La cuisine est placée dans le sous-sol avec un ascenseur aboutissant au réfectoire. Tous les bâtiments, grâce aux conduits d'eau chaude qui les parcourent dans tous les sens, jouissent pendant l'hiver d'une température normale mettant les Religieux à l'abri des rigueurs du climat. La plupart des pièces, la bibliothèque en particulier, sont protégées contre tout péril d'incendie. La toiture en ardoise est couronnée par un clocher de forme élégante surmonté de la Croix. Cet ensemble d'édifices peut contenir aisément une Communauté de cinquante Religieux. Derrière les bâtiments conventuels s'étend un vaste jardin, clos de murs, assez grand pour servir de promenade aux Pères et donner toute facilité aux légitimes ébats des novices.

Notre couvent avec ses dépendances est situé au centre de la ville de Saint-Hyacinthe, à deux pas de la Cathédrale.

Nos Pères possèdent encore dans la ville un vaste terrain, qui en ces dernières années a vu quadrupler sa valeur. On a construit dessus des habitations qui forment comme un gros village. Ces constructions se sont élevées sur la propriété des Dominicains et leur fermage assure au Couvent une rente, qui aide à supporter les charges de la Communauté.

La Communauté de Saint-Hyacinthe se compose à l'heure actuelle d'environ cinquante Religieux.

Fondation d'une nouvelle maison dominicaine à Lewiston, en 1881.

La ville de Lewiston est le centre industriel le plus important de l'Etat du Maine. Située sur les rives de l'Androscoggin, à quinze lieues environ de l'Atlantique, elle compte un peu plus de 25,000 âmes et forme avec Auburn, qui lui fait face de l'autre coté de la rivière, une agglomération d'environ 40,000 personnes.

Ce fut aux environs de 1860 que les premiers Canadiens vinrent se fixer à Lewiston. Pauvres et sans instruction, perdus au milieu d'une population étrangère, leurs commencements furent pénibles. Les premières ré-

unions religieuses se tinrent dans le grenier d'une humble maison en bois. Peu à peu pourtant leur nombre augmenta et l'arrivée au milieu d'eux du Révérend Monsieur Hevey, prêtre Canadien, en 1872, fut le point de départ d'une ère nouvelle. On se rappelle encore que, lorsque ce dernier vint à Lewiston pour y organiser la paroisse, aucune famille américaine ne voulut, même à prix d'argent, louer un appartement au "*french priest*," tant étaient encore profonds en ces temps-là, les préjugés anti-catholiques et anti-canadiens.

M. Hevey, du reste, n'était pas homme à s'inquiéter de si peu. Moins d'un an après son arrivée, il jetait les fondements de l'église que nous possédons aujourd'hui. La population catholique française à cette époque ne comptait pas encore 2,000 âmes. Sept ans plus tard, en 1881, elle avait doublé, et les 2,000 Canadiens étaient devenus près de 4,000. C'est alors que, voyant la population se multiplier rapidement et se sentant incapable de faire face lui seul aux nécessités toujours croissantes de la situation, M. Hévey appela pour le remplacer les Dominicains français, qu'il avait pu apprécier déjà pour les avoir vus à l'œuvre au Canada.

L'évêque de Portland, Mgr. Heaiey, se montra tout heureux de ce nouveau secours, que lui offrait la Providence, pour l'évangelisation de son diocèse, et le 2 octobre 1881, le T. R. P. Mothon, accompagné de cinq autres Religieux dominicains français, venus de la maison de St-Hyacinthe, prenait possession de l'église et du presbytère canadiens de Lewiston, en présence de l'évêque et au milieu de l'accueil le plus sympathique de tous les habitants, tant de la part des catholiques que de celle des protestants. Selon l'usage jusqu'ici établi aux Etats-Unis où la plupart des religieux ont des paroisses, l'évêque confia à notre Ordre à perpétuité l'église et la paroisse de Lewiston. Cette concession a été depuis confirmée par un décret de la Propagande et revêtue de l'autorité Apostolique.

Du côté des écoles, tout était à faire à Lewiston, quand nous nous y sommes établis. Il ne s'y trouvait, en fait d'école, qu'une petite maisonnette de bois, dans laquelle deux Sœurs enseignaient à lire à une soixantaine d'enfants. Nous nous mimes aussitôt à l'œuvre, et quelques mois

après notre arrivée, nous jetions, au centre même du quartier canadien, les fondations d'un vaste édifice destiné à servir tout à la fois d'école et de lieu de réunion pour toute la population d'origine française.

Ce fut pour nous un beau jour que celui où, le 8 janvier 1883, plus de sept cents enfants de six à treize ans, presque tous n'ayant jamais mis le pied dans une classe, se réunirent à l'église et se rendirent de là en procession, sous les regards étonnés des Américains, jusqu'à l'autre extrémité de la ville, pour y prendre possession de la nouvelle école. Ce n'était là pourtant qu'un premier pas. Deux ans plus tard, nous entamions des négociations avec une Congrégation de Frères Français et au mois d'août 1886, quatre Frères arrivaient à Lewiston et y jetaient les fondations de la première maison dirigée par leur Institut aux Etats-Unis.

Ces débuts fournirent une preuve frappante des progrès opérés, depuis quelques années, dans l'opinion publique. Le local où nous débutions fut une petite école possédée par la ville et qui fut mise gratuitement par celle-ci à la disposition provisoire des nouveaux maîtres. Le temps était déjà loin, on le voit, où l'on refusait de louer uu appartement à M. Hevey, parce qu'il était prêtre et canadien.

Au reste, les nouveaux arrivants ne restèrent pas longtemps les hôtes de la municipalité. En 1886, les Dominicains de Lewiston entreprenaient la construction d'une école destinée spécialement aux garçons. On acheta d'abord sur la plus belle place de la ville une jolie résidence qui devait servir d'habitation aux Frères ; puis sur le terrain avoisinant, on fit élever une vaste construction capable d'abriter plus de quatre cents élèves. Une cour spacieuse s'étend au devant de l'école et permet aux enfants de prendre leurs ébats, tout à leur aise.

L'édifice, dont nous veuons de parler, n'est pas consacré exclusivement à l'enseignement. Quelque temps auparavant, nos Pères avaient fondé une Société qu'ils avaient placée sous le vocable de notre patriarche Saint Dominique. Cette œuvre avait pour but de fournir aux jeunes gens, en même temps qu'une occasion de se soutenir dans le bien, tous les moyens de se distraire honnêtement. On pensa que le même toit, qui recevait les enfants, pourrait

abriter en même temps leurs ainés, et l'école fut construite en conséquence. Tout le rez-de-chaussée fut réservé aux membres de l'association, qui trouvaient là salle de lecture, fumoir, salle de jeux, gymnase, etc.

Depuis sa création, l'œuvre dont nous parlons n'a cessé de prospérer, et malgré la sévérité rigide que montrent les jeunes gens eux-mêmes pour l'admission des nouveaux membres, le nombre de ceux-ci a dépassé depuis longtemps la centaine. Les jours de démonstrations publiques, lorsque les diverses Sociétés de la ville paradent dans la rue, insignes et bannières déployés, suivant la coutume chère aux Américains, les "*Saint-Dominique*" comme on les appelle vulgairement, tiennent honorablement leur place, avec leur bannière aux armes de l'Ordre, et leurs drapeaux français et américain.

Ajoutons que le titre de membre de l'association Saint-Dominique équivaut dans la ville à un brevet d'honorabilité et de conduite exemplaire. La bonne conduite, du reste, n'exclut pas la gaîté, loin de là. On peut s'en convaincre, chaque soir, à l'entrain et aux rires joyeux dont retentissent les locaux de l'association qui ont depuis été transportés dans un bâtiment plus vaste.

Les premières maîtresses dans nos écoles avaient été les Sœurs de charité ou Sœurs grises, venues presqu'en même temps que nous de St-Hyacinthe. Ce n'etait toutefois qu'à titre provisoire et pour nous rendre service, qu'elles avaient consenti à se charger de l'enseignement qui n'est pas dans l'esprit de leur Institut. D'autre part, des œuvres de charité importantes, dont nous parlerons plus loin, s'offraient à leur activité et réclamaient tout leur personnel. Nous dûmes donc, ces dernières années, céder à leur instançes et songer à les remplacer.

Après bien des hésitations et des recherches, notre choix se porta sur les Dames de Sion, fondées, il y a près d'un demi-siècle, par le vénérable Père de Ratisbonne. Outre les succès déjà obtenus par elles dans l'éducation supérieure des jeunes filles, les Dames de Sion nous offraient un autre avantage inappréciable. Répandues non seulement en France et dans tout l'Orient, mais en Angleterre, en Irlande et jusqu'en Australie, elles pouvaient fournir à nos écoles un personnel, moitié français, moitié

anglais, et résoudre ainsi cette difficulté d'un double langage dont nous parlions tout à l'heure.

Au mois de juillet 1891, une convention était signée, avec la haute approbation de l'évêque diocésain, Mgr Healey, par laquelle la Congrégation des Dames de Sion s'engageait à prendre la charge de toutes nos écoles. Quelques mois plus tard, le 8 janvier 1892, une avant-garde de quatre religieuses arrivait à Lewiston, sous la conduite de la première Supérieure, la Révérende Mère Marie-Edouard, qui avait abandonné le gouvernement de la maison de Londres pour prendre la direction de la colonie américaine. Plusieurs autres convois plus nombreux devaient rejoindre successivement le premier groupe et compléter ainsi le chiffre convenu du personnel.

Les nouvelles venues furent installées en arrivant dans une construction, elle aussi de création nouvelle. En face de Lewiston, séparée seulement par la rivière, s'élève la ville d'Auburn, coquettement étagée sur les flancs d'une rangée de collines. Durant ces dernières années, grand nombre de familles canadiennes étaient venues s'établir dans ces parages et leur nombre augmentait chaque jour. Le moment était venu de donner satisfaction à leurs désirs et de leur fournir les facilités, dont l'éloignement de l'église et des écoles les avait privées jusque-là. Au mois de novembre 1891, notre paroisse Dominicaine faisait l'acquisition de vastes terrains, situés dans cette partie de la ville, et au printemps de l'année suivante, nos Pères jetaient les fondations d'un nouvel édifice.

Construit en brique et en granit, situé sur un plateau, aux pieds duquel coule l'Androscoggin, et d'où l'on découvre, dans un panorama superbe, les deux villes de Lewiston et d'Auburn, l'édifice en question est destiné à servir exclusivement d'école, le jour où une église régulière aura été construite dans le voisinage. En attendant, l'étage supérieur a été aménagé de façon à former une chapelle, où l'on dit la messe chaque jour et où nous prêchons le dimanche, devant un auditoire de sept à huit cent personnes. Le premier étage est consacré aux élèves et une autre partie de la maison sert de logement aux Religieuses. C'est là que celles-ci s'installèrent et ouvrirent leurs premières classes en mars 1892.

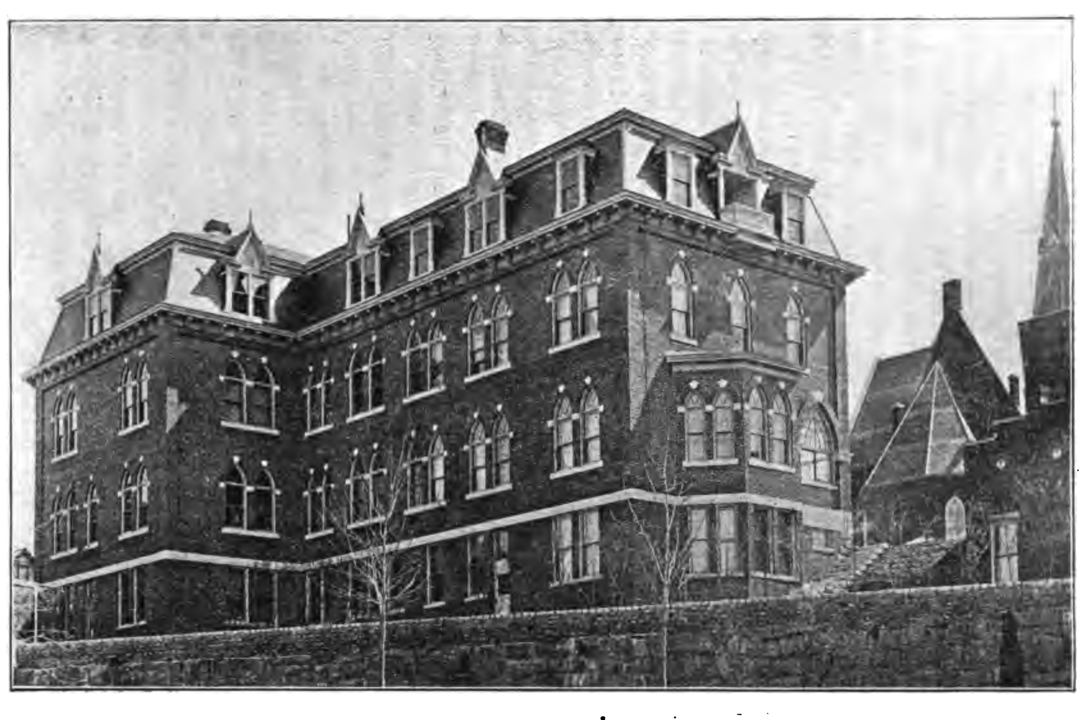
Quelques mois plus tard, nous faisions un pas de plus

et nous élevions, tout à côté de l'école, une autre construction destinée à lui servir plus tard d'annexe. Actuellement la maison dont il s'agit abrite, avec un certain nombre de Religieuses, vingt à vingt-cinq jeunes filles pensionnaires, dont les parents ont voulu, dès la première année, confier l'éducation aux Sœurs, et qui reçoivent une instruction supérieure à celle des classes communes. Ce n'est là, on le devine, que le germe d'un établissement plus considérable que nous espérons bien voir s'élever dans un avenir prochain.

Comme nous l'avons dit précédemment, à propos de l'arrivée des Dames de Sion à Lewiston, si les Sœurs grises avait abandonné le soin de nos écoles, c'était uniquement pour pouvoir se consacrer aux œuvres charitables, lesquelles étaient plus directement dans l'esprit de leur Institut. Nous pouvions d'autant moins nous opposer à cette détermination, que, sur ce terrain des œuvres de charité, comme sur celui de l'éducation, tout absolument était à créer, et que le concours des Sœurs, délivrées du soin des écoles, se trouvait être alors pour nous d'une valeur inappréciable.

Un des premiers objets pour lesquels nous pûmes utiliser leur expérience et leur dévouement, fut la création d'un hôpital Catholique.

Les deux villes de Lewiston et d'Auburn, quoique formant ensemble une agglomération de 40.000 âmes, ne possédaient absolument aucune institution pour le soin des malades. Un établissement de ce genre entre les mains des Sœurs répondait donc à un besoin pressant, en même temps qu'il faisait espérer, pour l'avenir, une influence considérable, au point de vue religieux. Nous n'étions pas néanmoins sans prévoir les difficultés de l'entreprise. Aucun hôpital catholique n'existait encore dans tout l'Etat du Maine. Dix ans à peine s'étaient écoulés depuis que l'habit des Sœurs grises avait fait sa première apparition à Lewiston ; celles-ci avaient eu jusque là peu de rapports avec la population américaine, et on pouvait deviner quelles répugnances profondes soulèverait, parmi tous ces anciens puritains, la perspective de voir la première institution publique, pour le soin des malades, confiée à des femmes, dont le nom et le costume seuls réveillaient en eux tous les préjugés.



EGLISE ET COUVENT DES DOMINICAINS DE LEWISTON.

Malgré ces prévisions, on se mit bravement à l'œuvre. Aux portes de la ville, dans une situation des plus saines et des plus pittoresques, se trouvait une jolie résidence, entourée de vastes jardins, de prairies et de bois. Au mois de juin 1888, les Sœurs grises, avec le concours de la paroisse, firent l'acquisition de cette propriété. La maison était trop petite pour le but qu'on se proposait ; on y ajouta un autre corps de bâtiments, ainsi que diverses dépendances, et l'on eut ainsi un établissement pouvant abriter d'un côté la communauté des Sœurs ; dans une autre partie, une quarantaine d'orphelins, et enfin, dans un troisième corps de logis, deux salles de malades avec une trentaine de lits, sans compter cinq ou six chambres privées.

Au mois de janvier 1889, les constructions étaient prêtes ; mais c'était alors seulement qu'allaient commencer les véritables difficultés.

Les habitudes de liberté sont trop bien enracinées en Amérique pour qu'on songeât à nous susciter la moindre tracasserie administrative. De fait, nous pûmes construire tout l'établissement et en ouvrir les portes au public, sans avoir à noircir une seule feuille de papier timbré, ni même à demander une seule autorisation. C'était par d'autres moyens que l'élément protestant espérait faire tomber une institution qui froissait tous ses préjugés et lui apparaissait comme un envahissement menaçant du Catholicisme.

Un hôpital, dans les conditions où se trouvait le nôtre, devait nécessairement, pour subsister, avoir, sinon l'appui, au moins la bienveillance des autorités, de la population, et surtout du corps médical. Or, l'immense majorité des médecins étaient américains et protestants, un certain nombre très fanatiques et c'était surtout dans leur sein que s'était manifestée l'opposition la plus résolue.

Le jour où la fondation des Sœurs avait été chose certaine, ils s'étaient réunis entre eux et avaient décidé la création d'une œuvre semblable à la nôtre, mais soustraite à toute influence catholique, et qui devait avoir pour effet naturel de faire disparaître sa rivale. En conséquence, ils achetèrent une maison, la décorèrent du nom pompeux d'Hôpital central du Maine, y installèrent quelques infirmières laïques et se présentèrent aussitôt devant la législature, demandant une forte subvention, pour l'institution

qui devait être, selon eux, le seul et véritable hôpital de la ville.

Les pétionnaires représentaient, nous le répétons, presque tout le corps médical ; ils avaient derrière eux l'appui de la population américaine protestante, c'est-à-dire de la classe riche et influente ; la subvention sollicitée par eux fut donc accordée. On ne s'était pas fait faute, à cette occasion, de semer les insinuations les plus malveillantes contre la nouvelle fondation Catholique qu'on affectait de traiter avec le plus grand dédain, et dont on représentait l'installation et l'organisation médicale comme absolument sans valeur. Les Sœurs ne se découragèrent point pour cela et se mirent à l'œuvre, confiantes dans cette devise, qui a triomphé tant de fois, depuis dix-huit siècles : "*Vincere in bono malum.*"

Les commencements, il faut l'avouer, furent difficiles. Les médecins protestants avaient fait le vide autour de la maison ; ils n'y mettaient pas les pieds et en détournaient tous leurs clients. Pendant les premiers temps, l'hôpital n'eut guère à abriter que quelques Canadiens, soignés par trois ou quatre médecins de même nationalité, qui, sous la conduite du principal d'entre eux, le docteur Martel, avaient mis, dès le premier jour, tout leur dévouement au service de l'œuvre.

Peu à peu cependant, par suite d'accidents ou de circonstances imprévues, quelques étrangers vinrent demander asile à la charité des Sœurs et purent voir, par eux-mêmes, tout ce qui se cachait de dévouement et de soins éclairés derrière ces cornettes religieuses, contre lesquelles on leur avait inspiré tant de défiance.

Par suite de circonstances analogues, certains médecins américains se trouvèrent obligés de franchir à leur tour, quoique à contre cœur, le seuil de la maison. Eux aussi, et plus que les malades encore, furent surpris de ce qu'ils y virent : une propreté exquise, un dévouement de chaque instant, ces soins entendus et intelligents qui dénotent une longue pratique des hôpitaux ; enfin, pour servir de revêtement à tout cela, une bonne humeur inaltérable et ce sourire toujours joyeux que donne le sentiment du devoir accompli. Il faut rendre cette justice aux américains, que leur opposition aux Catholiques n'est pas précisément, comme chez nos sectaires d'Europe, le fruit

d'une haine antireligieuse ; c'est plutôt le résultat de l'ignorance et des préjugés qu'ils ont respirés, pour ainsi dire, avec l'air, pendant des générations. Aussi ceux que les circonstances conduisirent à franchir le seuil de l'hôpital ne cachèrent pas leur surprise ; ils y revinrent et y amenèrent d'autres médecins de leurs amis. Bientôt même, la première glace brisée, ils cherchèrent à se rendre compte plus à fond de ce qu'ils avaient sous les yeux.

Les Chambres législatives du Maine siègent seulement tous les deux ans. Or, en 1894, les députés de Lewiston résolurent de demander une subvention de l'Etat, en faveur de l'hôpital des Sœurs, à titre d'œuvre d'utilité publique. La subvention fut votée dans les deux Chambres, à une énorme majorité, bien que le sénat ne comptât dans son sein qu'un seul membre catholique, et la chambre des députés cinq ou six au plus.

Le secours accordé par l'État était de 2,500 dollars (12,500 francs), pour deux ans. C'est quelque chose qu'une pareille somme, dans le budget d'une œuvre qui n'a d'autre revenu que la charité publique ; mais ce qu'il y avait de beaucoup plus précieux encore, c'était l'hommage solennel, rendu par la plus haute autorité du pays, à l'institution elle-même. Désormais, notre hôpital a conquis définitivement son droit de cité. La question qui se pose n'est plus, comme au commencement, de savoir s'il pourra subsister, mais bien au contraire de quelle façon il faudra s'y prendre pour l'agrandir au plus vite, et le mettre à même de répondre aux demandes chaque jour croissantes de la population. Il est probable qu'avant quelques années, les bâtiments actuels seront consacrés exclusivement aux Sœurs et aux orphelines, et qu'à côté s'élèvera, pour l'usage des malades, un édifice plus considérable, construit d'après toutes les règles, et avec tous les perfectionnements des hôpitaux modernes.

Les Sœurs grises possédaient tout auprès de notre église, et dans le plus beau quartier de la ville, un vaste terrain jusque-là inoccupé. Il s'agissait d'y construire un orphelinat où elles pourraient recueillir tous les petits garçons abandonnés, non seulement de Lewiston, mais de tout le diocèse.

L'évêque du diocèse Mgr Healey adopta chaudement le projet, bien que l'établissement dût se trouver loin de

sa ville épiscopale, et sous la direction immédiate des Pères Dominicains. Il promit 5,000 dollars (25,000 francs,) dans des conditions qui équivalaient à un don. En même temps, il donnait aux Sœurs une permission spéciale, pour quêter dans toutes les paroisses du diocèse, en faveur de la fondation future.

De leur côté, les Pères, aussi bien que les Sœurs, se mettaient à l'œuvre, et dans l'été de 1892, la paroisse organisait un grand bazar en faveur de la fondation nouvelle.

D'autres dons arrivèrent de différents côtés, et formèrent avec les ressources mentionnées plus haut un fonds total d'environ 80,000 francs. Ce n'était pas la moitié de ce que devaient coûter les constructions ; mais c'était assez pour se mettre à l'œuvre sans imprudence, et pour pouvoir hypothéquer l'avenir, sans tenter trop audacieusement la Providence.

Le 11 septembre 1892, en présence de plus de dix mille personnes, nous posions solennellement la première pierre de l'édifice.

A partir de cette époque, les travaux furent poussés avec activité, et à l'heure présente l'édifice est complètement terminé. La construction, de briques et de granit, mesure environ 40 mètres de façade, avec deux ailes de 37 mètres de profondeur. Elle est destinée à abriter deux œuvres distinctes. Une des ailes, qui a une entrée séparée, est destinée à servir de crèche et de salle d'asile.

Tout le reste de l'édifice est consacré à l'orphelinat proprement dit. Dans le soubassement se trouvent les cuisines, les réfectoires, les salles de récréation des enfants et les appareils à vapeur qui chauffent toute la maison. Les deux étages supérieurs renferment les salles de classe, la chapelle, les parloirs, l'infirmerie, le quartier réservé au logement des Sœurs, etc. L'étage supérieur, très élevé et muni d'un système spécial de ventilation, est consacré aux dortoirs. Enfin, derrière la maison s'étend une vaste cour de récréation, avec des galeries couvertes, où les enfants peuvent se réfugier les jours de pluie.

C'est la coutume dans le pays de donner un nom spécial à toutes les institutions importantes. Le nom du nouvel établissement était tout trouvé, et nous avons placé sur le granit, au fronton de l'édifice, l'inscription "*Healey*

asylum " en souvenir de l'évêque, auquel les Canadiens du diocèse de Portland ont tant d'obligation et qui a pris à cette fondation, en particulier, une part si prépondérante.

Il y a une entreprise qui s'impose à notre bonne volonté et pour laquelle les retards ne sont plus possibles : je veux parler de l'agrandissement, ou plutôt de la transformation de notre église.

Lorsqu'en 1873 M. Hevey jetait les premiers fondements de l'église paroissiale que nous possédons aujourd'hui, l'élément Catholique français de Lewiston comptait à peine 2,500 âmes ; nul ne pouvait prévoir les développements prodigieusement rapides que devait prendre, dans un avenir prochain, cette partie de la population, et M. Hevey, en jetant les fondements d'une construction qui devait obsorber plus de 300,000 francs, tentait, vu les circonstances, une entreprise pleine de hardiesse.

Seulement, depuis lors,les 2,500 Catholiques de 1873 sont devenus plus de onze mille, et voilà déjà longtemps que l'édifice, trop vaste au début, est devenu tout à fait insuffisant. Année par année, nous avons cherché à apporter quelque palliatif au mal. Nous avons construit tour à tour des galeries dans toutes les parties de l'église où ce travail pouvait s'effectuer sans compromettre les proportions et le coup d'œil général. Nous avons multiplié les offices du dimanche. Nous avons utilisé pour y célébrer le service divin et en faire une annexe de la paroisse, la grande salle de notre école principale. Enfin, nous avons construit une seconde salle à Auburn dans le même but.

Malgré tous nos efforts, le nombre des Catholiques s'est accru plus rapidement encore que l'espace mis à leur disposition, et chaque dimanche, depuis six heures et demie du matin jusqu'à midi passé, notre église ne se vide, après chaque office, que juste le temps nécessaire pour se remplir de nouveau, sans que tout le monde puisse, même par ce moyen, y trouver accès.

D'accord avec l'évêque diocésain et du consentement du Chapitre Provincial de la Province de France tenu au Couvent de Flavigny au mois de juillet 1893, des études sérieuses ont été poursuivies par plusieurs architectes et des plans détaillés ont été exécutés. Notre église actuelle, grâce à la disposition de ses différentes parties,

se prête assez bien à une transformation complète. Les bâtiments actuels pourront être conservés presqu'en entier, et deviendra simplement une partie du nouvel édifice. Notre future église, lorsqu'elle sera terminée, sera probablement la plus vaste de tout l'État du Maine, car elle pourra contenir plus de trois milles personnes ; c'est-à-dire le double de l'église actuelle. De plus une vaste crypte permettra de réunir à part les enfants et de laisser l'église proprement dite pour l'usage exclusif des grandes personnes. Comme nous avons dans la matinée du dimanche trois offices solennels, ce sera plus ne neuf mille personnes, et en comptant les enfants, plus de dix mille, qui pourront, dans ce seul édifice, assister à la messe et entendre régulièrement la parole de Dieu. Enfin, d'autres salles construites dans les dépendances de l'église proprement dite nous permettront de multiplier le nombre des catéchismes et de faciliter la réunion des différentes confréries et sociétés religieuses installées dans la paroisse.

L'accomplissement de ces travaux nécessitera certainement de la part des fidèles de grands sacrifices, mais nous savons par expérience jusqu'à quel point nous pouvons compter sur leur bonne volonté. En aucune occasion leur généreux concours ne nous a fait défaut.

FR. LOUIS MOTHON,
des fr. prêch.

Fondation d'une nouvelle maison dominicaine à Ottawa, en 1884

La seconde maison que nous possédons au Canada fut fondée à Ottawa en 1884. Cette dernière ville est située à environ 250 milles anglais de Québec, et à 140 milles de la ville de St-Hyacinthe en descendant vers le sud, du côté des grands lacs.

Ottawa est une ville de fondation récente. Les vieillards se rappellent encore l'époque, où quelques cases en bois, disséminées le long de la rivière ou perdues dans la forêt, et habitées par de pauvres ouvriers irlandais et ca-

nadiens, occupaient seules l'immense emplacement de la cité actuelle. Cette agglomération informe portait alors le nom tout anglais de *Bytown*. Un évêque, français d'origine, Mgr Guigues, pressentit l'avenir de ce pauvre village. Il en fit le chef-lieu d'un diocèse nouveau, dont la Propagande lui confia le soin, et qui embrassait dans ses limites des régions vastes comme deux fois la France.

A partir de ce moment, le village devint une ville, dont les accroissements furent rapides. Bientôt les pouvoirs d'eau si nombreux, si puissants, si facilement utilisables, qu'offrent à l'industrie les chûtes des *Chaudières*, attirèrent de ce côté ces hommes d'intelligence et d'audacieuse initiative, que le sol américain semble avoir pour mission spéciale d'enfanter. Des *factoreries* s'élevèrent, groupant autour d'elles leur inséparable armée d'ouvriers. Quelques années plus tard, ce centre industriel devint centre politique.

Le gouvernement anglais fit de la petite ville naissante la capitale du Canada et le siège de l'administration civile de tout le pays. Avec son admirable bon sens, il avait imaginé ce moyen de mettre un terme aux rivalités presque séculaires des trois grandes cités canadiennes, Québec, Montréal et Toronto. Aujourd'hui, *Bytown* s'est débarrassé de sa première dénomination, et est devenu sous le nom d'*Ottawa* un des centres les plus importants de l'Amérique anglaise. On y compte au-delà de cinquante mille habitants.

Le parlement s'y est élevé des *bâtisses* superbes. C'est un des types les mieux réussis de cette architecture gothique, un peu écrasée, mais toujours imposante et harmonieuse, qu'affectent d'ordinaire les constructions anglaises. La Cathédrale catholique est vaste, assez fortement conçue, richement ornée ; on la dit le monument religieux le plus achevé de tout le Canada. Le Collège, fondé et dirigé par les Pères Oblats, n'a rien à envier comme proportions et comme confort aux meilleures institutions d'Europe. Il sert de séminaire au diocèse et attire, grâce à son enseignement presque exclusivement anglais, nombre d'enfants des Etats-Unis.

Déjà six ou sept lignes de chemins de fer convergent à Ottawa ; d'autres se préparent, et, dans quelques années, nous verrons affluer ici, en même temps que les



EGLISE ET COUVENT DES DOMINICAINS D'OTTAWA.

marchandises du *Far-West* et les riches pelleteries de l'extrême nord, les produits plus enviés encore du lointain Pacifique. Quand on arrive par un de ces nombreux *steamboats* qui sillonnent la rivière, on est frappé du spectacle qui soudain s'offre aux regards. La ville, bâtie sur une série de petits mamelons et de promontoirs abrupts, s'étend près de deux milles sur la rive droite de l'Ottawa. Les flèches étincelantes de ses églises, les tours élevées de ses monuments publics, de ses *moulins* à scieries aux vastes proportions, surtout ses édifices parlementaires, avec leur masse imposante et leurs formes variées, lui donnent un aspect à la fois majestueux et plein de charme.

Sur la rive gauche s'élève une petite ville proprette, animée, à demi cachée sous les monceaux de planches qui encombrent ses quais. C'est *Hull*, ville toute canadienne, toute catholique par conséquent, et qui a pris elle-même, depuis quelques années, un développement inouï. Au-delà de Hull l'œil va se perdre sur une chaine de montagnes blanchâtres et presque entièrement incultes. Ce sont les dernières ramifications des Laurentides.

Le diocèse d'Ottawa compte aujourd'hui près de 180,000 habitants, parmi lesquels plus de 100,000 catholiques. En raison de cet heureux développement, Sa Sainteté Léon XIII, par ses Lettres Apostoliques en date du 8 juin 1886, érigeait en Archevêché l'ancien siège épiscopal de *Bytown*, créé par Pie IX en 1847.

Sa Grandeur Mgr Duhamel, premier archevêque d'Ottawa, avait accompagné dans un de ses voyages en Europe son collègue Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe. Tous deux avaient visité ensemble nos couvents de France, et en particulier notre Collège de Flavigny, où se trouvaient un certain nombre de jeunes canadiens, leurs diocésains, devenus novices dominicains.

Mgr Duhamel, de retour dans son pays, résolut d'établir un Couvent de notre Ordre dans sa ville épiscopale. Son désir était même, si les circonstances s'y fussent prêtées, de confier à nos Pères l'enseignement des sciences théologiques dans son diocèse. En 1884, il s'abouchait avec le Rme Père Larroca, à Rome, et avec le Père Provincial, à Paris, pour obtenir la fondation d'un Couvent Dominicain, à Ottawa. Notre habit n'était pas d'ailleurs inconnu dans ces parages. Plusieurs des Religieux de la

maison de St-Hyacinthe avaient déjà prêché dans ce diocèse. Une des paroisses de la ville, placée sous le vocable de Saint Jean-Baptiste, fut confiée à nos Pères. Cette église située à une des extrémités de la ville, était de construction toute récente et encore inachevée.

Par une coïncidence assez curieuse, et comme si les décrets de la Divine Providence eussent destiné à notre Ordre cet édifice, ce fut un Dominicain du Couvent de St-Hyacinthe, qui vint y prêcher le sermon de circonstance le jour où elle fut solennellement bénie.

L'église de Saint Jean-Baptiste est très gracieusement placée sur une colline qui domine la rivière de l'Ottawa, la vallée et une partie de la cité. Quelques vieux sapins, derniers survivants de la forêt, se détachent sur le fond blanc des murs et leur font une verte et riante ceinture. Nos Pères l'ont complètement ameublée et décorée avec beaucoup de goût. Un véritable sentiment artistique a présidé à son ornementation. A l'heure actuelle elle est certainement une des plus belles églises du Canada.

Une Communauté de cinq Religieux prêtres, tous d'origine canadienne, avec trois frères convers, dessert cette station. Le presbytère a été transformé en Vicariat Conventuel, en attendant qu'un plus grand nombre de Religieux et des développements ultérieurs permettent la création d'un véritable Couvent.

La population de la paroisse est toute canadienne.

C'est à Ottawa que sera formellement érigé le Couvent d'études pour la province dominicaine du Canada.

....Nous avions les Pères Fortier et Routier, deux religieux de premier ordre, prêts à tous les sacrifices, mais le bon Dieu n'a pas voulu que nos commencements fussent trop faciles. Nous aurions peut-être trop compté sur eux, et puis leur mission était accomplie sur terre. Le P. Routier, lecteur, prédicateur et supérieur dans tous les postes. Le P. Fortier, supérieur et lecteur, homme de conseil, comme le P. Routier, homme de prière. Quelle perte nous avons faite en perdant si vite ces deux religieux !

FR. THS. EUG. GAUVREAU.

Fondation d'une nouvelle maison dominicaine à Fall-River, en 1887



COUVENT DE FALL-RIVER

Sur tous les points du territoire de la Grande République américaine, l'Eglise a su profiter merveilleusement de la liberté dont elle jouit pour multiplier ses établissements et donner partout les signes eclatants de son incomparable vitalité. Il existe toutefois plus d'une ombre dans ce tableau si consolant. On se tromperait grandement si l'on croyait que parmi nous les difficultés font défaut.

Pour ne parler que d'une seule, la plus grande peut-être, je dois ici entrer dans quelques détails sur la diversité des races, et sur leur opposition latente au sein même de l'Eglise catholique. C'est en effet afin de remédier dans la mesure de nos forces à cette difficulté, grosse de problèmes redoutables pour l'avenir, que nous avons dû accepter la plus récente de nos fondations en Amérique, à Fall-River.

Les progrès extraordinaires accomplis chaque jour par le Catholicisme aux Etats-Unis ne sont pas dus aux conversions des protestants, mais presque uniquement à l'émigration des différentes races catholiques qui s'emparent chaque jour du pays. Les Allemands catholiques peuplent les régions de l'ouest ; les Irlandais se multiplient dans le centre et dans le sud. Quant au nord-est où nous habitons, c'est-à-dire les états de la Nouvelle Angleterre, ils sont littéralement envahis par les Canadiens, dont les familles excessivement nombreuses débordent de tous côtés et viennent remplir les régions avoisinantes. La moyenne des enfants dans chaque famille est de dix à douze.

Cet accroissement de la population canadienne dans nos régions prend chaque jour des proportions véritablement étonnantes. Pour vous en donner une idée, il me suf-

fira de mentionner ici que notre diocèse de Portland, qui, il y a vingt ans, ne comptait pas dix mille Canadiens, en possède aujourd'hui près de soixante-dix mille, c'est-à-dire plus de la moitié de la population catholique totale. Ainsi en est-il dans les dix ou douze diocèses qui nous environnent. Il y a là évidemment pour l'influence prépondérante du Catholicisme aux Etats-Unis, un grand motif d'espérance, mais il y a dans ce même fait une cause de troubles malheureusement trop réelle, c'est la rivalité, et il faut bien l'avouer, l'antipathie profonde entre les deux races catholiques, canadienne et irlandaise, établies en présence l'une de l'autre dans la même région. Cette antipathie est ancienne, elle est dans le sang, et il semble que rien ne puisse la faire disparaître.

Il y a quelques années, les Canadiens ne comptaient pas dans le pays et tout le clergé était irlandais. Aujourd'hui les Canadiens ont fondé à leurs frais de nombreuses paroisses et ils commencent à avoir partout des prêtres de leur nation. Des membres du clergé, placés parfois dans des situations influentes, ont vu avec crainte et même avec un déplaisir, qui a été trop marqué, cet envahisssement de l'élément Canadien. Pour tout dire, quelques évêques ont essayé, mais en vain, par tous les moyens en leur pouvoir de faire oublier aux Canadiens leur nationalité, leur langue, leurs traditions. Dans ce but ils s'efforçaient d'arrêter la fondation des paroisses exclusivement canadiennes, et si par hasard les Canadiens, nonobstant tous les obstacles, parvenaient à construire une église et à établir une paroisse, on leur imposait d'office des curés irlandais, apportant au sein des populations qui leur étaient confiées l'usage exclusif de la langue anglaise et des coutumes irlandaises si peu en harmonie avec le tempérament canadien. De là entre la population canadienne et le haut clergé une lutte sourde, mais incessante, qui ne tarda pas à se traduire par des faits déplorables.

C'est entre ces deux éléments, malheureusement trop hostiles, que les Religieux Dominicains semblent avoir été appelés par la Providence à exercer une influence pacificatrice des plus efficaces et des plus salutaires.

Fall-River, dans le diocèse de Providence, est une des villes où les Canadiens sont les plus nombreux. On en compte près de vingt mille, répartis dans plusieurs parois-

ses exclusivement Françaises, et ils forment à eux seuls la majorité des Catholiques. Le dernier évêque, qui était Irlandais de cœur, avait pris à tâche d'arrêter cette prépondérance croissante. Il avait mis à la tête de toutes les paroisses Canadiennes des prêtres Irlandais. De là entre les Canadiens et l'évêque une lutte très violente, qui s'est prolongée pendant des années et qui a été marquée par les incidents les plus regrettables.

Non contents d'en appeler à Rome, les Canadiens avaient cessé en grand nombre de fréquenter l'église ; ils avaient employé tous les moyens, même la violence matérielle, pour faire partir successivement chacun des prêtres Irlandais qu'on leur avait imposés. Une église protestante Française s'était déjà fondée au milieu d'eux ; bref, les choses en étaient venues à un tel point, qu'on pouvait craindre, à bon droit, de voir cette population apostasier en grande partie, comme cela s'est malheureusement produit en plusieurs autres endroits.

Sur ces entrefaites l'évêque mourut. Son successeur, Mgr Harkins, bien que d'origine Irlandaise, était avant tout un pasteur selon le cœur de Dieu. Il chercha de suite le moyen de rendre la paix à cette partie de son troupeau. Dans ce but, il offrit la principale paroisse Canadienne de la ville aux Pères Oblats Français, lesquels ont un grand établissement dans le voisinage. Mais la situation était tellement tendue, et les esprits si excités que ces Religieux craignirent de ne pouvoir se rendre maîtres de la position et déclinèrent l'offre, si avantageuse qu'elle fût au point de vue matériel. La paroisse en question est en effet une des plus importantes et dans une situation financière très prospère.

C'est alors que Mgr Harkins s'adressa à son collègue l'évêque de Portland pour lui demander d'obtenir que les Dominicains de Lewiston voulûssent bien se charger de la paroisse de Fall-River. Les deux évêques sollicitèrent notre intervention comme un grand service à rendre à l'Eglise et aux âmes. Le R. P. Mothon, simple président du Couvent de Lewiston, n'avait aucune autorité pour traiter d'une fondation définitive. Il consentit toutefois à prendre soin de la paroisse à titre temporaire. Il se rendit alors à Fall-River, au mois de novembre 1887, accompagné de trois de nos Pères de la maison de Lewiston. Ils commen-

cèrent par prêcher aux habitants une grande mission, et avec le secours de la grâce de Dieu, réussirent au-delà de toute espérance. Quelques semaines après leur arrivée la paix était rétablie, tous les hommes avaient repris le chemin de l'église et l'évêque aussi bien que la population avaient le plus grand désir de les conserver. Ils le leur témoignèrent de toute façon.

L'année suivante, le T. R. P. Nespoulous, Provincial de France, se rendit compte par lui-même de la situation. Ce qui n'avait été accepté tout d'abord qu'à titre provisoire devint bientôt définitif. Comme dans la plupart des paroisses des Etats-Unis, nées de la veille, nos Pères durent tout créer ou renouveler. Il existait déjà, il est vrai, à Fall-River, une école catholique, dirigée par les Religieuses de Sainte Croix, mais cette école, si grande qu'elle fût, devint bientôt insuffisante, en raison de l'accroissement rapide de la population canadienne. La première sollicitude des Pères fut donc de recueillir les fonds nécessaires pour construire un établissement scolaire, correspondant à l'importance de la paroisse et capable de faire concurrence aux magnifiques écoles protestantes de la ville. Grâce à Dieu et avec la générosité des fidèles, cette école s'éleva rapidement et aujourd'hui elle compte parmi les monuments les plus importants de la cité. Le 3 mai 1891 avait lieu l'inauguration solennelle de cet établissement en présence de l'évêque, Mgr Harkins, et du Provincial de France, le T. R. P. Bourgeois, alors de passage à Fall-River.

A Fall-River, comme à Lewiston, les œuvres se développent à vue d'œil. Nos Pères ont sous leur direction sept mille paroissiens environ. Leurs écoles renferment cinq ou six cents enfants pour le moins.

L'ancienne église en bois étant devenue trop petite, nos Pères songèrent d'en construire une nouvelle qui répondît mieux par ses dimensions aux besoins d'une population toujours croissante et qui fut digne en tout point de la belle paroisse qu'ils dirigent.

Ils achetèrent, dans un des plus beaux endroits de la ville, en face du parc, un vaste emplacement sur lequel on voit aujourd'hui s'élever des assises de granit destinées à recevoir, dans un avenir prochain, un temple qui sera l'un des plus magnifiques de la nouvelle Angleterre. Le soubassement terminé et ouvert au culte depuis plusieurs



EGLISE DES DOMINICAINS DE FALL-RIVER.
(En construction)

mois déjà, permet d'augurer splendidement du reste. Ste-Anne, sous le vocable de laquelle l'Eglise est placée, n'aura pas, dans toute l'Amérique, de sanctuaire plus riche, ni plus majestueux. *Dominus qui incœpit, Ipse perficiat.* A côté est le couvent habité par nos Pères, maison de brique et de pierre, assez spacieuse pour contenir vingt religieux. L'ancienne église sera convertie en école.

En 1891 les Sœurs Dominicaines venaient s'établir dans la paroisse de nos Pères et y succéder aux Sœurs de Sainte Croix dans l'instruction de la jeunesse de nos écoles. Elles possèdent un beau couvent tout près de l'Eglise, et se dévouent avec un esprit tout dominicain, c'est-à-dire tout apostolique, à l'œuvre de l'éducation.

Nos Morts

Le R. P. Vincent Routier



Le 2 octobre 1877, au son de la cloche, tous les religieux du couvent des Frères-Prêcheurs, à Amiens, se réunissent dans leur salle capitulaire. Le Prieur prend place au fauteuil devant l'autel, et on introduit dans la salle trois jeunes gens, vêtus d'habits séculiers. Ils se prosternent la face contre terre et les bras étendus en croix. Le Prieur leur adresse la parole : " Que demandez-vous ? " — La miséricorde de Dieu et la vôtre, répondent-ils." Ils se relèvent et le Prieur leur expose les obligations de la vie d'un Frère-Prêcheur.

Puis, il leur dit : " Déclarez-nous donc si vous vous sentez disposés à observer, selon votre pouvoir, tout ce que nous venons de vous proposer ? "

Les postulants répondent : " Nous le voulons ! " et ils s'avancent vers le Prieur. Toute la communauté chante le *Veni Creator*, car c'est vraiment une œuvre de l'Esprit-Saint que de renoncer au monde pour suivre Jésus-Christ. Pendant ce temps, on les revêt de la robe blanche des Frères-Prêcheurs, du scapulaire donné par la Vierge et de la chape noire, symbole de l'humilité et de la pénitence. On les conduit en procession au chœur, et après le *Te Deum*, le Prieur s'adressant au premier des nouveaux religieux : " Dans le siècle, dit-il, vous vous appeliez Achille, en religion, vous vous appellerez Vincent. "

Un nouveau nom annonçait une nouvelle vie. Les trois postulants canadiens, vêtus de l'habit de S. Dominique, montèrent au noviciat avec leurs nouveaux frères et les portes de la clôture se fermèrent sur eux.

Il suffisait de voir le frère Vincent Routier dans son nouvel état pour être persuadé qu'en disant adieu à sa famille, et en franchissant les mers pour entrer dans un Ordre illustre, il n'avait cédé à aucune pensée de vanité, à aucun entraînement de l'imagination. Ce n'est pas qu'il prétendit s'enfermer dans une solitude éternelle, refuser plus tard sa part de travail et ne pas reparaître sur la scène du monde ; il acceptait toute la vie du Frère-Prêcheur avec ses alternatives de solitude et de ministère apostolique.

Le noviciat simple ou l'année de *probation* est destinée à former le novice à la vie religieuse. L'assistance chorale à toutes les Heures de l'office et à la messe conventuelle, le service des messes privées, la récitation intégrale du petit office de la sainte Vierge, environ deux heures d'oraison, des lectures spirituelles ou des conférences, la visite au saint Sacrement : voilà chaque jour la part de la piété. Le novice doit en même temps s'initier aux rites sacrés de la liturgie et étudier ces Constitutions de l'Ordre qui seront le livre présenté contre lui au tribunal du Souverain Juge. Dès le noviciat, on trouve aussi le chapitre avec les proclamations détaillées des fautes contre la règle, les réprimandes, les mépris, les humiliations dont a parlé le Prieur au jour de la vêture.

Aucun novice n'étudiait avec plus d'ardeur les Cons-

titutions de l'Ordre, le passé et les traditions de la famille dominicaine.

Par le jeûne et l'abstinence, par les autres observances de la règle, il réalisait son désir de faire pénitence. Il accomplissait tout avec un grand esprit de foi, d'humilité et de mortification. Deux fois la semaine, le frère Vincent soumettait ses épaules à la flagellation et pratiquait d'autres austérités. Une planche nue lui servait de lit. Cependant, si le Père-Maître prescrivait de jeter une paillasse sur cette planche, ou bien d'aller dîner au petit réfectoire, où l'on sert un peu de viande aux frères malades ou fatigués, le novice obéissait aussitôt avec simplicité, parceque l'*obéissance vaut mieux que le sacrifice.*

Ainsi cheminant par la voie très sûre de l'obéissance et de la simplicité, il voyait son année de noviciat s'écouler dans la paix. Ses supérieurs l'avaient en singulière estime et faisaient reposer sur lui de grandes espérances.

Au jour de la vêture, le Prieur, au nom de l'église, avait dit : " Nous vous donnons une année pour éprouver notre genre de vie. Si, par hasard, notre règle ne vous plaît pas, vous et nous, nous gardons notre entière liberté." L'année touchait à sa fin. Par un vote unanime, les Pères du couvent appelaient le novice à la profession. Quant au novice, il écrivait plus tard : " La Providence m'a accordé cette grâce de ne jamais douter un seul instant de ma vocation, ce qui ne contribue pas peu au bonheur de ma vie religieuse."

La cérémonie de la profession religieuse dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs se fait avec la plus grande simplicité. Vers la fin des complies, quand les religieux, placés en couronne devant l'autel, suivant la coutume de chaque soir, finissent de chanter le *Salve Regina*, le Prieur monte à l'autel ; le fr. Vincent se prosterne alors et demande de nouveau la *miséricorde de Dieu et de l'Ordre.* Puis se relevant, il met ses mains dans celles du Prieur ; il " promet à Dieu. à la Sainte Vierge, à S. Dominique et aux supérieurs légitimes de l'Ordre, d'être obéissant, selon la règle et les constitutions des Frères-Prêcheurs, *jusqu'à la mort.*"

FLAVIGNY.—LES ETUDES.

Le profès est envoyé du couvent d'Amiens à celui de

Flavigny, en Bourgogne. Toutefois, il ne rompt pas entièrement avec sa première vie. Quatre années entières, il doit rester dans la retraite du noviciat et sous la direction d'un Père-Maître. Il ne doit prendre aucune part au gouvernement de la maison, il n'a de voix au chapitre que pour s'accuser. Aucun souci du dehors ne doit venir le distraire ; il vit avec Dieu et avec ses livres.

Les études commencent par deux années de philosophie. Les philosophes suivent aussi les cours de lieux théologiques et d'Histoire ecclésiastique.

Trois fois la semaine ont lieu des exercices scolaires dout les élèves, à tour de rôle, font tous les frais. Le philosophe comme le théologien doit prêcher, lire une dissertation et soutenir une thèse latine ou *circulus*. Le fr. Routier paraissait avec honneur dans ces joûtes de l'école. On admirait surtout sa prédication pleine de chaleur et de simplicité.

Après la philosophie vient la théologie. L'objet des études change, la vie reste la même. La *Somme* de S. Thomas est donnée comme manuel à tous les étudiants et expliquée matin et soir par les Pères lecteurs.

Les théologiens doivent suivre aussi les cours d'Ecriture-Sainte et de Droit Canon. Le fr. Routier étudiait la Ste. Bible et S. Thomas avec son esprit et son cœur. Il tâchait de se les approprier. Ce travail l'élevait continuellement à Dieu. Jamais il ne commençait son étude sans se mettre à genoux pour implorer le secours de la lumière divine. Avec quelle ardeur, avec quelle piété, il s'attachait aux articles de S. Thomas sur l'incarnation ou sur le vénérable sacrement de l'autel !

Notre excellent frère savait avec sa discrétion habituelle unir la vie active à la vie contemplative, l'étude à la piété, de manière que l'une fut toujours aidée par l'autre.

Plus il considérait l'avenir et la grandeur de sa vocation, plus ce bon religieux s'efforçait de correspondre aux dons de la grâce. Comme le principe et l'agent de la vie surnaturelle en nous n'est pas l'esprit de l'homme, mais celui de Dieu, notre frère travaillait sans cesse à substituer cet esprit d'en haut au sien propre, à juger, à estimer les choses non d'après le goût de la nature, mais au poids du sanctuaire. Aux observances monastiques du lever de nuit, du jeûne, de l'abstinence, il continuait d'ajouter la

discipline, et pendant l'été, il couchait sur la planche nue. Cette conduite austère n'était pas dictée par la vaine gloire ou un orgueil secret; il agissait en toute simplicité. D'une part, il ne sentait aucun besoin de demander des dispenses, et de l'autre, l'obéissance ne les lui imposait pas.

Sa rare perfection consistait à faire chaque chose à l'heure voulue par la règle. A l'étude, il étudiait ; au chœur, il priait ; en recréation, il s'amusait, fuyant également la dissipation et la taciturnité. Le jeudi, il sortait gaiement à la promenade.

Qu'elles étaient heureuses, ô mon Dieu, ces années de Flavigny ! Vous donniez déjà le centuple promis dès ce monde à ceux qui abandonnent tout pour vous suivre. La paix habitait dans l'âme de vos serviteurs. Leur vie était pauvre, inconnue au monde, soumise à une règle austère, et pourtant toutes les délices de cette terre leur étaient à dédain, tant, ô Dieu du ciel, vous suffisez à ceux qui vous aiment ! *Qu'ils sont heureux ceux qui habitent dans votre maison !* Le recueillement, " la belle cérémonie du silence," la vie commune, l'étude et la méditation de la doctrine sacrée sont des biens délicieux. Mais que dire de ces veilles saintes dans le silence de la nuit ? Que dire de ces offices sacrés qui portent dans l'âme toute la suavité de nos saints mystères ? Sans doute, cette émotion et ce bonheur des sens ne sont pas le vrai culte dû au Seigneur, mais l'excellent frère que nous pleurons, y joignait toujours le sacrifice invisible de l'esprit et l'holocauste perpétuel de son cœur et de sa volonté.

VOLDERS.—LE SACRIFICE.

. . A Volders, (Tyrol autrichien) où la persécution avait forcé nos frères à s'expatrier, on étudiait, on priait encore plus qu'à Flavigny. L'épreuve de l'heure, la perspective de l'avenir, tout engageait à se tremper plus fortement dans la vie religieuse. Dans ses conversations intimes, surtout les jours de promenade, le fr. Routier aimait à rappeler, mais sans opportunité, ce grave devoir. Il aimait surtout à le remplir. Puis, la profession solennelle approchait, et avec elle ce sacerdoce, objet de longs et saints désirs. Le triennat des voeux simples était révolu. Le 2 octobre 1881 jour du Très-Saint-Rosaire, jour de fête tout privilégié

dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le fr. Routier recevait le matin, à Brixen, l'ordre du sous-diaconat, et le soir, à Volders, prononçait ses vœux solennels.

En lisant la vie des serviteurs de Dieu, on voit que plus ils déclinent vers le soir de leur course, plus ils revêtent un caractère de paix et de sérénité, plus ils se dégagent de toutes les préoccupations terrestres. Déjà au terme de sa carrière, *consommé en peu de temps*, le fr. Routier prenait ce calme de l'éternité. Il devenait de moins en moins affecté du présent comme de l'avenir, quelque chère que lui fût sa patrie dominicaine du Canada. Dès lors, plus que jamais, son âme était absorbée par la pensée du sacerdoce. Il ne reçut le diaconat qu'à Pâques suivant. Mgr Lion, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, archevêque de Damiette et Délégué Apostolique en Mésopotamie, vint célébrer à Volders l'ordination et les fêtes pascales.

Le 20 août 1882, dans la chapelle de Volders, l'archevêque de Damiette imposait de nouveau les mains sur la tête du lévite canadien. Il lui remettait aussi l'hostie et le calice avec le pouvoir d'offrir le sacrifice pour les vivants et pour les morts. *Juravit Dominus*. Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira pas : tu es prêtre pour l'éternité, car le temps est fini. L'évêque et l'ordinand ignoraient qu'ils seraient bientôt eux-mêmes la victime du sacrifice.

Le lendemain, au milieu de tous ses frères, le nouveau prêtre célébrait sa première messe.

La grande crainte du nouveau prêtre était de se familiariser avec le redoutable sacrement de l'autel.

Dieu agréa la bonne volonté de son serviteur. Depuis Pâques, le frère paraissait fatigué. Les supérieurs s'empressèrent de lui donner de nombreuses dispenses. Quel sacrifice pour lui, à l'approche du sacerdoce, de se relâcher de sa vie mortifiée ! Il se soumit sans murmurer et parut reprendre vigueur ; mais, un mois environ après l'ordination, la faiblesse augmenta et le 21 septembre il dût garder la cellule et même le lit, la plus grande partie du temps. Lui, dans toute la fervenr de son sacerdoce, il dût s'abstenir de célébrer la sainte messe ! Toutefois ni les religieux du couvent, ni le malade lui-même ne soupçonnaient la gravité du mal. On attribuait cette faiblesse à

un excès de fatigue causé par la préparation aux examens annuels et au sacerdoce. Le médecin, consulté souvent, donnait toujours l'espérance d'une complète guérison.

Le frère avait été averti de se préparer à prendre les grades théologiques de l'Ordre à l'été suivant. Craignant pour lui une nouvelle année de fatigue et l'air trop vif des Alpes tyroliennes, les supérieurs avaient décidé de l'envoyer passer l'hiver sous le ciel plus doux de l'Italie. Il achèverait tranquillement ses études à Fiésole, près de Florence, dans ce couvent tout plein des souvenirs de St. Antonin et de *fra* Angelico.

Le malade souffrait toujours d'une angine très forte. Un corps étranger qu'il croyait être un caillot de sang et qu'il ne pouvait cracher, lui obstruait le larynx ; à midi et le soir, une fièvre violente saisissait le malade. Pendant une quinzaine de jours, il ne put prendre que du bouillon; mais le mieux se manifestant, la gorge devenant plus libre et la fièvre moins forte, le médecin permit une nourriture plus substantielle. Les forces revinrent. Le 18 octobre, la fièvre disparut subitement et le malade espéra être suffisamment rétabli dans une huitaine de jours. Le 19, le mieux continua, le Père resta assis trois heures à sa fenêtre. " Voilà un bon repos, dit-il à son infirmier. J'ai eu le plaisir de voir les montagnes, il y avait si longtemps que je les avais vues." A cinq heures et demie, une fièvre très violente s'empara de lui, le délire commença, la respiration très génée devint râlante.

Quelque temps après, en présence de trois Pères qui se trouvaient dans sa cellule, avec la plus grande lucidité d'esprit, il fit l'aveu public de toutes les fautes de sa vie. Il demanda pardon des scandales et des sujets d'offense qu'il croyait avoir donnés à ses frères. Il reçut la bénédiction des religieux présents et répondit : " *Amen ! fiat voluntas tua !* " Puis il ajouta : " Le prêtre peut-il se bénir lui-même ? "—Et il commença le signe de la Croix.

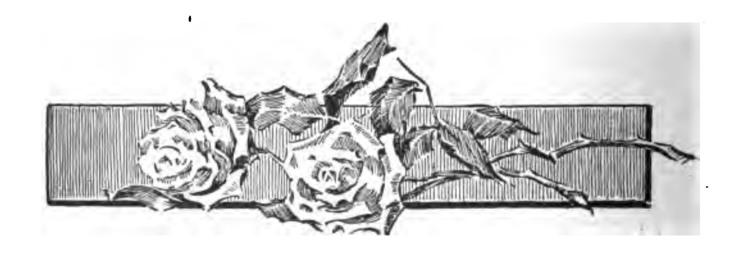
Au retour de l'office des Complies, les Pères justement alarmés crurent prudent d'administrer au malade les derniers sacrements. Il se prépara donc à cette dernière réception de son Dieu sur la terre. Quand on lui annonça l'arrivée de Notre-Seigneur : " Oh ! Notre-Seigneur ! " s'écria-t-il. Et il commença l'*Adoro te*, répondit à haute voix à toutes les prières avec de grands sentiments de foi

et d'humilité. Il présenta lui-même ses membres pour recevoir les saintes onctions. La cérémonie était terminée à neuf heures et demie. Comme le danger ne paraissait pas imminent, la plupart des religieux se retirèrent. "Mes Pères, dit-il à ceux qui restaient, il faut aller vous coucher..... vous êtes fatigués." Deux seulement demeurèrent près de lui.

" Je mis à prier, raconte l'un de ces derniers assistants, tout en ayant l'œil sur le malade. Tout-à-coup le râle qui l'oppressait depuis cinq heures, cessa, et il se mit à pousser des soupirs étouffés. C'était l'agonie. Je me jetai à genoux auprès de lui, pris ses mains glacées, lui donnai l'absolution. Quelques minutes après, je reçus son dernier soupir."

Les funérailles eurent lieu le samedi, 21 octobre. La messe fut célébrée dans l'oratoire qui servait de chapelle aux exilés et où, deux mois auparavant, le P. Routier consacrait pour la première fois le corps et le sang de Jésus-Christ. Des prêtres du voisinage, des religieux Servites et plusieurs de nos frères franciscains se pressaient avec les religieux du couvent dans le pauvre oratoire. Le corps resta exposé pendant toute la cérémonie et on le transporta ainsi au petit cimetière, à côté de la chapelle des Servites. Oh ! qu'il était grand le deuil de tous ! Qui des assistants n'eût pas pensé aux parents du défunt, à cette famille du Canada qui allait être si cruellement affligée à la nouvelle de cette mort ? Plus d'un offrait à Dieu ce grand sacrifice pour le repos éternel du défunt. Au cimetière seulement, au milieu des sanglots universels, la bière fut fermée, puis descendue dans la fosse.

R. P. FORTIER.



LE R. P. FORTIER.



Né dans la paroisse Saint-Jean, (île d'Orléans), au diocèse de Québec, le 30 octobre 1851, Onésime Fortier fut élevé dans la crainte du Seigneur et dans la pratique des vertus chrétiennes. Il fit ses études classiques au petit séminaire de Québec. Son amour du travail, la précocité de son jugement, sa vive imagination, son goût prononcé pour les belles-lettres, attirèrent sur lui l'attention de ses maîtres et lui valurent, durant ses classes, de nombreux succès et les plus glorieuses couronnes.

Au sortir du collège, Onésime n'était point fixé sur l'emploi de sa vie. En attendant l'appel de Dieu, il s'attacha d'abord à la rédaction d'un journal catholique de Québec, puis il entra dans la carrière de l'enseignement. Instituteur pendant quatre ans (1872-1876), à Saint-Louis, paroisse du diocèse de Chatham, dans le Nouveau-Brunswick, Onésime Fortier continua, à ses heures de loisir, ses études favorites de littérature et d'histoire.

En 1876, à l'occasion d'un concours d'éloquence ouvert par l'Institut canadien de Québec, il composa sur le sujet imposé, *Christophe Colomb*, un éloge historique qui mérita le premier prix et obtint la médaille d'or. Déjà, l'année précédente, il avait eu un égal succès dans la composition d'un petit poème sur les *Ruines de Grandpré* (1775). L'Université Laval couronna cet épisode de l'histoire des Acadiens, ces touchantes victimes de leur fidélité héroïque à leur religion et à leur nationalité.

Cependant le jeune littérateur, deux fois lauréat, se disposait à quitter et l'enseignement et le monde. L'attrait indéfinissable et souverain qui porte une âme vers la vie religieuse s'empara de lui en 1876. L'étoile qui brille au front de saint Dominique projeta sur son esprit, jusqu'alors incertain et hésitant, un rayon lumineux et fort. Dès lors, sa route était tracée, sa vie avait un but.

Docile à la voix qui l'appelait, Onésime Fortier recourut aussitôt à l'obligeance d'un ce ses anciens maîtres, M. l'abbé L.-N. Bégin, afin d'être mis par lui en rapport avec les Pères Dominicains de Saint-Hyacinthe. Présenté au R. P. Blanchard " comme un excellent jeune " homme, recommandable à tous les points de vue," le digne protégé de M. Bégin fut invité à venir faire une retraite à Saint-Hyacinthe. Tout y fut décidé : la vocation dominicaine et le départ pour la France.

Deux mois après, le 14 octobre 1876, Onésime Fortier quittait Québec. Le 27, il arrivait au noviciat des Dominicains, à Abbeville. Le 4 novembre, revêtu du saint habit, il commençait son noviciat. La modestie particulière, sous le voile de laquelle le frère Laurent s'efforça toujours d'ensevelir, comme dans une ombre discrète, tous les dons de son intelligence et toutes les qualités de son cœur, produisit autour de lui la plus grande édification et lui valut, dès les premiers jours, l'estime de toute la communauté. Le 4 novembre 1877, il prononça ses vœux simples à Amiens, où le noviciat avait été transféré.

Quelques jours après, le nouveau profès était au couvent d'études, à Flavigny. Préparé par ses aptitudes naturelles et par ses années d'enseignement, il profita sans retard des fortes études philosophiques et théologiques auxquelles s'appliquent les scolastiques de l'Ordre de Saint-Dominique. Placé dans cette opulente moisson, il y amassa de nombreuses gerbes. Mais ses études de prédilection demeurèrent toujours l'histoire et la littérature : l'histoire du monde, de l'Eglise, du Canada, et la littérature du dix-septième siècle. Il parvint ainsi au jour fixé pour sa profession solennelle, le 4 novembre 1880.

Or, ce jour-là, les religieux de Flavigny s'attendaient d'une manière certaine à l'expulsion pour le lendemain, c'est-à-dire à l'odieuse exécution des décrets du 29 mars

1880. Ce fut donc au milieu de l'émotion générale que le frère Fortier prononça ses vœux solennels et s'offrit sans réserve et sans retour à Dieu, à la Bienheureuse Vierge Marie et à notre Père saint Dominique. Faire profession en un tel moment, c'était doubler le sacrifice et combler la mesure de l'holocauste. Le cœur navré et les yeux en pleurs, le pauvre frère quitta le jour même le cher couvent de Flavigny. Il partit, avec un premier groupe d'étudiants, pour la maison de Volders, dans le Tyrol autrichien.

Dans cette région tranquille et profondément catholique, on reprit et on poursuivit en paix les études interrompues per ces douloureux évènements.

Le 2 octobre 1881, le frère Fortier était ordonné prêtre dans la chapelle privée du prince êvêque de Brixen.

Le régent des études l'avertit que le moment de préparer son doctorat était arrivé. Devenu étudiant collégial, le Père redoubla d'application au travail. Aux matières ordinaires du programme, il voulut joindre la connaissance de l'hébreu. Dans ce but, à chaque jour de congé, il partait à pied avec le R. P. Lacome pour Inspruck, ville située à trois lieues de Volders, et là, un éminent professeur d'Ecriture sainte les initiait à la langue hébraïque.

En mars 1882, le P. Fortier commença à tousser et à cracher le sang. C'était la phtisie ! Les premiers coups de la maladie furent si rudes et si inquiétants que, sur l'avis des médecins, le Père interrompit ses études et partit pour Paris. Les médecins de la capitale trouvèrent le cas très grave et prescrivirent au malade le retour au pays, espérant que l'air natal prolongerait sa vie de quelques mois. Heureusement, la science se trompait de six années.

Arrivé à Saint-Hyacinthe, le R. P. Fortier fut entouré de soins et sut lui-même se soigner parfaitement. Peu à peu, les forces revinrent et se maintinrent, malgré la persistance de la toux. Résigné entièrement à la volonté de Dieu, le P. Fortier s'efforça de remplir le cadre de ses journées et d'utiliser ce surcroît d'années que le ciel lui accordait. Il se mit à travailler chaque jour avec prudence, mais aussi avec persévérance. De ce travail assidu du cher malade sortirent les plans fort habilement

préparés du futur couvent, et une biographie pleine de piété et d'onction : *La vie du R. P. Routier*, Canadien, mort à Volders, après deux mois de sacerdoce. A ces occupations, le Père ajouta la composition d'un *Index général* des nombreux registres de notre paroisse, la surveillance très active des travaux pendant la construction du couvent, la sage administration de la maison à titre de Sous-Prieur, et enfin la formation des novices, dont il fut le Père-Maître pendant dix-huit mois.

Toutefois, en dépit de tous les soins, le mal continuait ses ravages. En septembre 1887, un mois de séjour à l'Hôtel-Dieu lui rendit un peu de force. Mais cette réserve fut vite épuisée et, au mois de mars 1888 il devint évident pour tous que l'heure de la séparation approchait. Le Père avait perdu l'ouïe et sa maigreur était extrême. Le 2 juillet, il demanda à recevoir l'Extrême-Onction et sollicita humblement de toute la communauté le pardon recommandé par nos constitutions.

Depuis ce temps, le Père a traversé toutes les phases de ce mal inexorable. Ses forces s'épuisaient chaque jour. Le 20 août, sur les dix heures du matin, toute la communauté étant réunie, je fis la recommandation de l'âme. Notre cher mourant avait toute sa lucidité d'esprit et répondait à chaque invocation des saints. A une heure, je récitai les prières des agonisants et nous chantâmes le *Salve Regina* et l'*O lumen*. On dit ensuite le Rosaire, et, à la troisième dizaine, sans effort et sans douleur, le Père Fortier remit doucement son âme entre les mains de Dieu.

Ses bonnes œuvres l'ont suivi près de Dieu, mais il nous reste le souvenir précieux de ses vertus.

Trois vertus principales constituaient les traits distinctifs de sa physionomie religieuse : l'humilité, l'amour de l'observance et la confiance en Dieu.

Son humilité était profonde. Il ne parlait jamais de lui-même ni de ses succès littéraires d'autrefois. Je ne les ai connus qu'après sa mort. Quelques mots de son testament nous laissent un dernier témoignage de son humilité :

" Je donne à Dieu mon âme qu'il a créée, qu'il a rachetée de son sang, et je le prie humblement d'en avoir pitié.

" Je donne à la terre mon corps corrompu par le

" péché. Je prie Notre-Seigneur de daigner se souvenir " que par la sainte communion, il est descendu plusieurs " fois dans ce chétif corps. Que Notre-Seigneur veuille " donc le ressusciter au dernier jour pour la gloire éternelle !"

Son amour de l'observance n'était pas moins remarqaable. Il pratiqua toujours la règle dans la mesure de ses forces, et il eut constamment besoin de frein plutôt que d'aiguillon. Au mois de juin 1888 quand le T. R. P. Nespoulous, Provincial, établit à Saint-Hyacinthe le lever de nuit,comme dans les couvents de France, le P. Fortier me dit aussitôt : " Maintenant que le couvent est bâti,que " le noviciat est ouvert et qu'il se recrute ; maintenant " que nous avons aussi le lever de nuit comme en France, " je puis dire mon *nunc dimittis :* je mourrai content."

Inébranlable était sa confiance en Dieu. Plusieurs fois, il me dit dans l'intimité, afin de rassurer mes craintes qu,il appelait trop humaines : " N'ayez pas peur. Tant " que vous serez fidèles aux constitutions et à la règle de " notre Ordre, Dieu ne vous abandonnera pas et vous ne " manquerez pas du nécessaire." Ce langage, plein de " foi dans la divine Providence, nous fortifiait tous.

Le 22 août, nous célébrâmes les obsèques suivant toutes les prescriptions du cérémonial dominicain. Une foule considérable assistait au service.

Parmi les principaux personnages présents aux funérailles, je citerai : Sa Grandeur Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe ; M. le vicaire général A. Gravel ; trois chanoines de l'évêché, parmi lesquels M. le curé de la cathédrale ; M. l'abbé Laflamme, professeur au séminaire de Québec qu'il avait mission de représenter, et l'honorable M. P.-O. Chauveau, doyen de la faculté de droit à l'Université-Laval et shérif de Montréal. Ce dernier, littérateur de grand mérite, plusieurs fois ministre au Canada, avait connu assez intimement le P. Fortier dans sa jeunesse et avait couronné ses travaux dans les concours littéraires.

Le P. Fortier repose maintenant dans le petit cimetière de notre jardin. Il repose auprès du P. Gadbois, emporté en quatre jours par la petite vérole, qu'il avait contractée en visitant les malades. Tous deux sont là, près de nous, et la vue de leurs modestes croix nous rap-

pelle le dévouement pastoral de l'un et la sainteté religieuse de l'autre : *defunctur adhuc loquitur.*

FR. ANTONIN MARICOURT.
des fr. prêch.

Le R. P. Hyacinthe Gadbois.



Le Père Hyacinthe, dans le siècle Arthur Gadbois, naquit à St-Césaire le premier août 1852. Dans sa parenté, il comptait un nombre considérable de prêtres et de religieuses, plus de soixante, disait-il. Dans son enfance ses goûts étaient d'imiter les fonctions du prêtre, de dresser des chapelles, de dire la messe. Il fit sa première communion en 1862, et après avoir passé un an au collège St-Laurent, il vint en 1868 continuer et compléter son cours d'études à St-Hyacinthe.

Au printemps de son avant-dernière année d'étude, en 1873, il fit une retraite chez les Jésuites, et aux vacances suivantes, se rendit à leur noviciat. Mais au mois de septembre, l'écolier de St-Césaire rentrait de nouveau au collège de St-Hyacinthe. Sur ces entrefaites, les Dominicains s'établirent à St-Hyacinthe, et le 22 août 1874, Arthur Gadbois, aspirant à la vie dominicaine, s'embarquait à Québec pour le noviciat des Frères-Prêcheurs, à Abbeville en Picardie. Il fit profession simple le vendredi 10 septembre 1875 et partit immédiatement pour Flavigny.

Pendant ses années d'études, une fatigue de cerveau l'obligea de diminuer son travail et parfois d'essayer du repos en dehors du Couvent. Les vœux solennels se prononcèrent le 19 septembre 1878 et il était promu aux ordres sacrés. La prêtrise lui fut conférée le 7 juin 1879 à Langres par Mgr. Bonange. Alors les Supérieurs le renvoyèrent au Canada, où il s'occupa du ministère paroissial. Dès le premier automne, il fut procureur du couvent. Le 4 octobre 1883, il était assigné à Lewiston, où il fut procureur. Le 5 juin ,1885, sur l'ordre du Provincial, il revenait à St-Hyacinthe pour remplir la charge de curé et de procureur. Sa nomination eut lieu au mois de janvier 1886,et la mort arriva aussitôt.

Lundi 12 mars, le Père Gadbois, curé de la paroisse, fut atteint de la petite vérole. La semaine précédente, le Père avait fait la visite de paroisse avec beaucoup de fatigue et un soir il avait été mandé à l'hopital des variolés pour un malade de sa paroisse. Les derniers jours de la semaine,il était fort indisposé et fiévreux. Enfin le lundi, la picote commence à sortir, et le lendemain, mardi, il est transporté à l'hôpital,c'est-à-dire, à une maison de briques isolée, où les Sœurs avaient soigné leurs malades.
Quel jour de tristesse dans la maison ! La tempête au dehors, la solitude au dedans. Comme les Pères sont partis pour diverses prédications, il ne reste plus que deux religieux. La journée du mercredi est alarmante. Le Père souffre horriblement. La picote accumulée sur les bronches et dans la poitrine ne peut sortir. Les Sœurs réusissent à dégager le malade et les derniers jours de la semaine offrent beaucoup d'espérance ; mais la nuit du dimanche—7 mars—au lundi est terrible. Le Père a le délire. L'espérance diminue. La nuit suivante est également terrible. On envoie chercher un Père qui reste jusqu'au matin. Le malade délire toujours, et après sa crise tombe dans une grande prostration. C'est fini : il faudrait un miracle ; son visage est tout noir. Vers les huit heures du soir, mardi, neuf mars, il expire doucement, parraissant avoir recouvré une demi-connaissance et roulant son rosaire.

Dès le lendemain matin, on creuse une fosse, la première de notre cimetière. A la messe des cendres un *Libera* est chanté et vers une heure, la fosse étant prête, la

bière, dans un simple traîneau, est apportée directement de l'hopital au cimetière. Trois prêtres de l'évêché, Mr. le Grand Vicaire Gravel, Mr. le curé Larocque et Mr. le chanoine Bernard, sont venus se joindre aux deux Pères et aux deux frères convers du couvent, et assister à l'inhumation. Que la sainte pauvreté et l'humilité religieuse ont eté glorifiées dans cette sépulture !

Huit jours plus tard fut chanté un service solennel. Les Prieurs de Lewiston et d'Ottawa étaient venus à St-Hyacinthe. Notre P. Prieur chanta le service et Mgr. de St-Hyacinthe fit l'absoute. Après la cerémonie, Mr. Horace St-Germain, au nom de la paroisse lut une adresse de condoléances à laquelle le T. R. P. Maricourt, prieur, répondit en termes fort émus.

Le R. P. Maricourt remercia les paroissiens et se declara vivement touché du nom de père qu'ils donnaient ainsi à leur curé défunt, puisque le regretté Père Gadbois n'était leur pasteur que depuis quelques jours. Le P. Maricourt, au courant des confidences du Père Gadbois, savait de quelle bonne volonté il était animé pour ses paroissiens. Or, Dieu compte souvent cette bonne volonté et l'estime au poids des saintes intentions que se propose une âme dévouée. C'est ainsi que les ministres de Dieu, arrêtés par la mort au début ou au cours de leur œuvre, ont cependant rempli une longue carrière et offrent au Seigneur des jours pleins : *consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Commentant ce texte, le P. Maricourt parla du dévouement du Père Gadbois et de la mort qu'il a trouvée peut être au chevet des varioleux qu'il a visités. Une telle mort est celle qui convient au bon pasteur donnant sa vie pour ses brebis.

Au nom de la famille du défunt et au nom de ses frères, le P. Maricourt remercia de nouveau les paroissiens de leur pieuse démarche et recommanda aux prières de tous celui qui voulut être le pasteur et le serviteur de tous.

R. P. Fortier,
des fr. prêch.

Le R. P. Thomas Gauvreau

Voici en quels termes le T. R. P. Jacques, Président de notre couvent d'Ottawa, annonçait aux lecteurs de l'*Année Dominicaine* (août 95) la mort prématurée du Père Gauvreau.



L'un des nôtres, le T. R. P. Gauvreau, ancien Prieur de notre couvent de St-Hyacinthe, est décédé le 24 juin, à l'âge de trente-neuf ans, après seize ans de profession.

Dernièrement, Mgr l'évêque des Trois-Rivières m'ayant demandé un de nos Pères pour l'accompagner dans sa visite pastorale, le R. P. Thomas Gauvreau s'offrit de lui-même pour remplir ce ministère. Le 20 du mois de mai, il nous quitta pour aller passer quelques jours dans sa famille. Le 26, il commençait la visite pastorale avec Monseigneur l'évêque des Trois-Rivières. Le 22 du mois de juin, étant alors de passage aux Trois-Rivières, il m'apprit par dépêche qu'il était fatigué et qu'il rentrerait au couvent le soir même. Dès le lendemain, le Père Thomas se sentit si bien qu'il regretta d'avoir abandonné son poste ; il nous exprima le même regret plusieurs fois durant la semaine. Nous crûmes alors qu'il ne s'agissait que d'une fatigue passagère, causée par un excès de travail, laquelle disparaîtrait complètement après quelques jours de repos. Hélas ! nous étions loin de nous attendre à une catastrophe si prochaine et l'imprévu du coup qui nous a frappés n'a fait que le rendre plus terrible. J'avais invité le R. P. Grolleau, du couvent de Lewiston, à venir donner le sermon le 30 du mois, jour de la

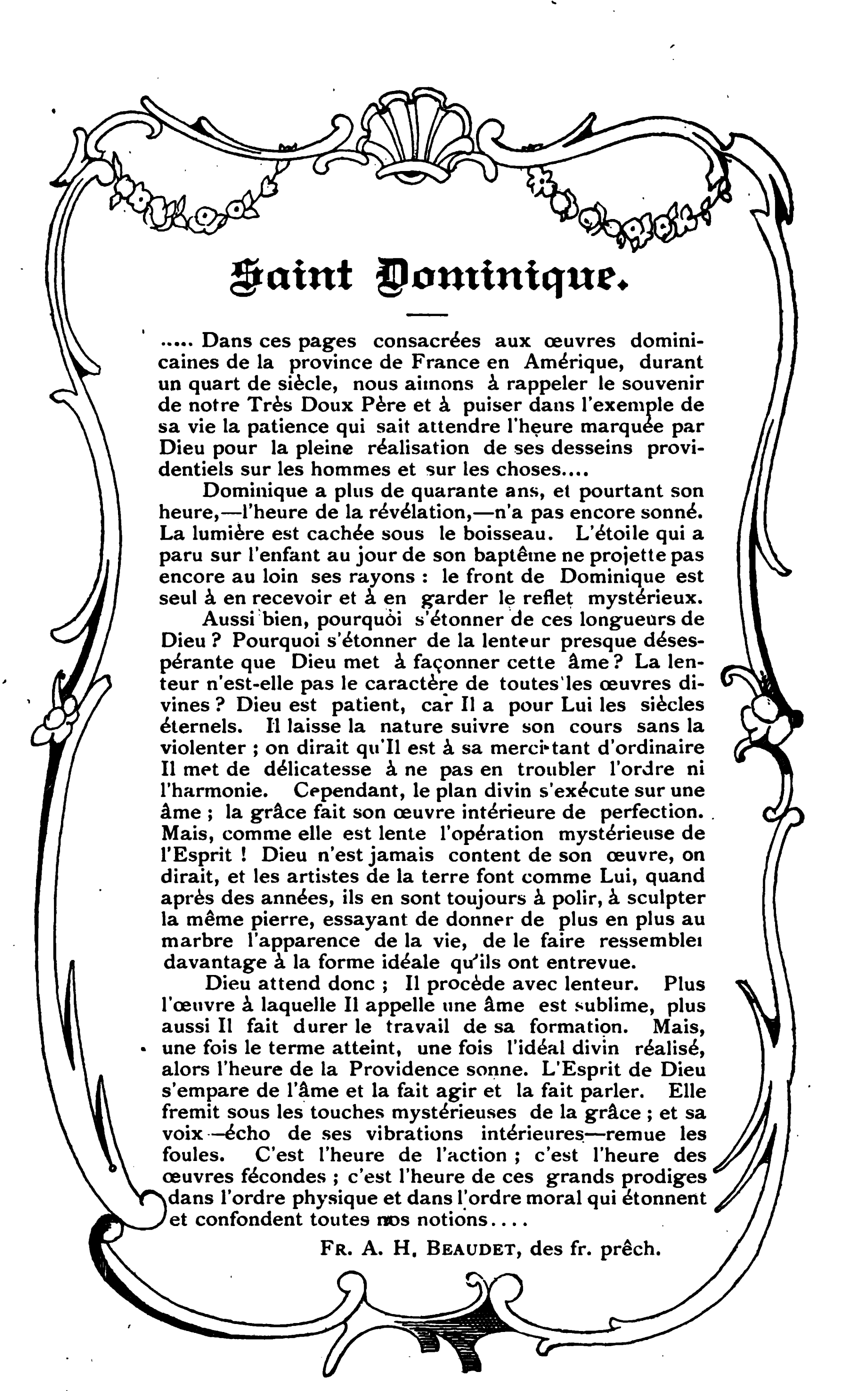
fête patronale de notre société de bienfaisance, l'*Union St-Jean-Baptiste.* Le Révérend Père nous arrivait le 27. Le même jour, dans l'après-midi, il sortit avec le Père Gauvreau. Le 28, qui tombait un vendredi, le P. Thomas dit sa messe à six heures, comme d'habitude. Il sortit avec le R. P. Grolleau, vers les huit heures du matin. A peine étaient-ils à quelques pas du couvent que le P. Thomas se sentit fatigué ; il interrompit tout à coup la conversation et s'assit sur le perron d'une maison ; en s'asseyant il perdit connaissance ; une minute après, c'était fini.

Le Père s'était confessé la veille. Il venait de s'approcher si près de son Sauveur qu'il ne dut pas éprouver de terreurs en se voyant tout à coup en face de son juge. Quelques jours auparavant il demandait à un abbé des Trois-Rivières s'il aurait peur de mourir. Comme cet abbé lui répondit affirmativement, il avoua que pour lui la mort ne l'effrayait pas. Si notre cher défunt n'a pas eu la consolation de mourir entouré de ses Frères, et aux accents du *Salve Regina*, il a eu au moins celle de mourir entre les bras de l'un de ses compagnons de noviciat.

Vous connaissez les qualités du R. P. Thomas. Je puis dire qu'il était universellement estimé par les membres du clergé d'Ottawa et par les paroissiens de St-Jean-Baptiste, et qu'il est universellement regretté. Tous se sentaient à l'aise auprès de lui, la jeunesse surtout à laquelle il portait un vif intérêt.

Nous avons transporté à St-Hyacinthe les restes mortels de notre Frère, et les avons déposés dans le petit cimetière de la communauté ; ils reposent à côté de ceux du Frère Ollivier. Que ces deux tombes qui se touchent soient le gage de l'union qui doit régner entre les fils d'une même Province que l'Océan sépare, c'est vrai, mais que l'amour des âmes et de l'Ordre doit unir intimement.





Saint Dominique.

..... Dans ces pages consacrées aux œuvres dominicaines de la province de France en Amérique, durant un quart de siècle, nous aimons à rappeler le souvenir de notre Très Doux Père et à puiser dans l'exemple de sa vie la patience qui sait attendre l'heure marquée par Dieu pour la pleine réalisation de ses desseins providentiels sur les hommes et sur les choses....

Dominique a plus de quarante ans, et pourtant son heure,—l'heure de la révélation,—n'a pas encore sonné. La lumière est cachée sous le boisseau. L'étoile qui a paru sur l'enfant au jour de son baptême ne projette pas encore au loin ses rayons : le front de Dominique est seul à en recevoir et à en garder le reflet mystérieux.

Aussi bien, pourquoi s'étonner de ces longueurs de Dieu ? Pourquoi s'étonner de la lenteur presque désespérante que Dieu met à façonner cette âme ? La lenteur n'est-elle pas le caractère de toutes les œuvres divines ? Dieu est patient, car Il a pour Lui les siècles éternels. Il laisse la nature suivre son cours sans la violenter ; on dirait qu'Il est à sa merci tant d'ordinaire Il met de délicatesse à ne pas en troubler l'ordre ni l'harmonie. Cependant, le plan divin s'exécute sur une âme ; la grâce fait son œuvre intérieure de perfection. Mais, comme elle est lente l'opération mystérieuse de l'Esprit ! Dieu n'est jamais content de son œuvre, on dirait, et les artistes de la terre font comme Lui, quand après des années, ils en sont toujours à polir, à sculpter la même pierre, essayant de donner de plus en plus au marbre l'apparence de la vie, de le faire ressembler davantage à la forme idéale qu'ils ont entrevue.

Dieu attend donc ; Il procède avec lenteur. Plus l'œuvre à laquelle Il appelle une âme est sublime, plus aussi Il fait durer le travail de sa formation. Mais, une fois le terme atteint, une fois l'idéal divin réalisé, alors l'heure de la Providence sonne. L'Esprit de Dieu s'empare de l'âme et la fait agir et la fait parler. Elle fremit sous les touches mystérieuses de la grâce ; et sa voix—écho de ses vibrations intérieures—remue les foules. C'est l'heure de l'action ; c'est l'heure des œuvres fécondes ; c'est l'heure de ces grands prodiges dans l'ordre physique et dans l'ordre moral qui étonnent et confondent toutes nos notions....

Fr. A. H. Beaudet, des fr. prêch.

Les fetes du vingt cinquieme

Jeudi, 29 septembre.



VILLE DE ST-HYACINTHE

..Ce matin s'est ouvert le Triduum préparatoire à la fête du Rosaire. Cette fête doit, cette année, revêtir un éclat tout particulier, puisqu'il y aura, comme l'on sait, juste vingt-cinq ans ce jour-là que les premiers Dominicains, venus du doux pays de France, auront implanté sur la terre d'Amérique un rameau de l'arbre béni des Prêcheurs. Ce rameau détaché du tronc antique, il s'est développé sous la rosée et les bénédictions du ciel, il est devenu à son tour presqu'un grand arbre ; et ce Triduum qui commence est autant pour remercier Dieu et Marie des faveurs accordées, durant ce premier quart de siècle, à leur famille dominicaine du Canada que pour nous disposer à célébrer dignement la Vierge du Rosaire.

Il fait un temps idéal. Dans les profondeurs bleues du ciel, aucun nuage. Le soleil nous verse sa lumière par torrents, comme aux plus beaux jours de l'été. Il y a dans notre communauté un mouvement inaccoutumé ; il y règne un air de fête. La retraite annuelle vient de se terminer, et les âmes retrempées dans les exercices religieux se livrent, après les longs jours de silence, à une douce et franche gaieté.

A huit heures, une messe solennelle est chantée par le T. R. P. Adam, Vicaire Provincial pour l'Amérique et Prieur de notre Couvent. On remarque une assistance assez nombreuse.

Au Couvent et à l'Eglise, on consacre le reste de la journée à faire les derniers préparatifs de la fête. Notre Eglise est ornée avec un goût simple et délicat. Des guirlandes de roses courent entre les colonnes, se suspendent

aux voûtes. Au fond de l'abside, je distingue en lettres d'or ces mots qui sont une des devises du Prêcheur : *Laudare, Benedicere, Prædicare* et les deux dates : *1873-1898.* Le maître-autel disparait sous un massif de verdure et de fleurs — *lectulus noster floridus* — qui font monter vers la Reine du Rosaire leur parfums exquis auxquels se mêleront, pendant ces jours, les prières de ses enfants reconnaissants.

A l'extérieur de l'Eglise, à la base du clocher, trois drapeaux flottent au vent d'automne : celui de l'Eglise, celui de la vieille France, et celui du Canada. L'Eglise et les deux Frances—l'Ancienne et la Nouvelle—vont en effet se réjouir dans cet anniversaire d'une œuvre qui leur est commune et qui restera toujours la leur.

Le Très Révérend M. Colin, P. S. S., et le Révérend M. Sorrain prennent le dîner avec nous.

Le soir, à 8 heures moins le quart, Complies chantées et sermon par le T. R. P. Monpeurt, Provincial de France. Assistance nombreuse et recueillie : vivante parure de notre Eglise. Les nefs et les tribunes sont remplies d'une foule que sa sympathie constante à l'œuvre dominicaine porte à s'unir à nous dans ces jours d'actions de grâces. Il y a sûrement parmi, des amis de la première heure, des témoins de l'œuvre naissante. Quelle ne doit pas être leur admiration, si, rappelant leurs souvenirs, ils comparent le petit groupe de frères d'il y a vingt-cinq ans à la blanche théorie de religieux qui se déroule maintenant dans un chœur presque trop petit pour la contenir ! *Est mirabile in oculis nostris !*

. . . . Les chants se taisent ; l'orgue cesse ses roulements harmonieux ; un dernier bruit de prières se fait entendre. Le T. R. Père Monpeurt paraît en chaire, et dès les premiers mots qu'il prononce, l'auditoire est sous le charme de sa parole onctueuse et distinguée. " Son sermon est une méditation qui jaillit au dehors. . On est ému et pénétré."

Le Père nous parle du Rosaire en des termes où l'originalité le dispute à la justesse. C'est vraiment sa propre pensée qu'il nous donne, le résultat de ses intimes réflexions qu'il nous communique. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ce sermon à l'allure si personnelle. En voici une analyse assez complète :

. . . . "Actions de grâces pour l'œuvre accomplie et le chemin parcouru depuis 25 ans. A l'appel réitéré et bien-

veillant des premiers évêques de St-Hyacinthe, quelques religieux de notre Ordre venaient en 1873 prendre la direction de cette paroisse. Leurs noms, il m'a été doux de le constater à leur louange comme à la vôtre, vous sont restés chers et leur souvenir bien vivant. Depuis lors, le grain de sénevé a grandi, il est devenu un arbre qui déjà étend au loin ses premiers rameaux. C'est que du sein même du peuple canadien, des générations de dominicains se sont levées chaque année plus nombreuses. En devenant nos frères dans la vie religieuse, ils sont bien restés les fils de votre pays, la chair de votre chair, le sang de votre sang. Aussi comme vous, suis-je heureux de les contempler ce soir groupés en une magnifique couronne autour du cher fondateur de ce premier couvent. Mais si j'aime à saluer aujourd'hui avec joie et les prémices de l'Ordre et ses espérances de demain sur la terre canadienne, si j'aime à me souvenir avec gratitude et de ceux qui ont planté, comme parle l'apôtre, et de tous ceux qui ont arrosé, j'aime plus encore en ce moment et en notre nom à tous à dire notre profonde reconnaissance envers Dieu, dont la grâce a soutenu nos pas dans l'épreuve, consolé nos cœurs au milieu des deuils inattendus, donné enfin à notre œuvre un accroissement qui nous semble le gage d'une pleine prospérité dans un avenir prochain Et vous tous, mes frères, clergé de St-Hyacinthe si dignement représenté ce soir au milieu de nous, fidèles de cette paroisse et de cette ville aux sympathies persévérantes, au dévouement infatigable, laissez-moi vous remercier de tout cœur d'être venus en si grand nombre vous associer à ces fêtes de notre famille religieuse et célébrer avec nous ce Triduum solennel en l'honneur de la Vierge du Saint Rosaire.

Dans les souhaits de bienvenue que Mgr Raymond adressait à nos Pères, il y a 25 ans, dans cette même église de N.-D. du Rosaire, il disait : " Prêchez-nous Jésus... prêchez-nous Marie."

Comment en effet les Frères Prêcheurs pourraient-ils dans leur apostolat séparer le Fils de la Mère ?

Ne se souviennent-ils pas dans cette ville surtout, au nom prédestiné, de l'exemple de leur frère Saint Hyacinthe ? Il s'apprêtait à fuir devant les tartares envahisseurs pour mettre plus sûrement à l'abri non pas certes sa vie, dont il eut fait volontiers le sacrifice, mais les Saintes Es-

pèces Eucharistiques qu'il tremblait de voir livrées à une profanation sacrilège. Or voici qu'au moment de quitter notre église de Kiew avec son précieux dépot, Hyacinthe passe devant la statue de Marie et celle-ci, ô prodige, semble s'incliner vers lui et murmurer à son oreille cette parole : " Eh quoi ! tu sauverais le Fils et tu abandonnerais la Mère à ses ennemis ! " Ft le saint aussitôt de prendre dans ses bras, à côté du Ciboire où repose le Fils, la statue vénérée de la mère. Et comme si le ciel eut voulu se faire le complice du zèle et de l'empressement de Hyacinthe à honorer à la fois Jésus et Marie, voici que par un nouveau miracle sous les pas pressés de l'Apôtre les flots mouvants du fleuve vont s'arrêter un instant et comme se condenser pour lui livrer passage et lui permettre d'échapper à la poursuite de ses ennemis.

Pendant des siècles, les peuples de ces contrées garderont fidèlement le souvenir de ce merveilleux incident de la vie de votre saint patron, ils croiront reconnaître à la surface des eaux l'empreinte même de ses pas, c'était bien comme ils disaient d'un mot simple et expressif "le chemin de St-Hyacinthe."

En prenant le chemin de St-Hyacinthe les premiers apôtres dominicains que la vieille France, cette terre de vos aïeux, envoyait à la France nouvelle de l'Amérique, vous apportaient dans leur cœur ce double amour de Jésus et de Marie, qui caractérise leur apostolat.

Car c'est bien un apostolat et des plus fructueux qu'ils entendent exercer par le Rosaire.

Rappeler aux âmes les leçons de Jésus-Christ, c'est bien ; mais les montrer réalisées dans la vie même du Sauveur et dans celle de sa mère, les remettre en quelque sorte sous les yeux des fidèles non plus comme une lettre morte mais comme un tableau vivant, où il n'y a plus qu'à regarder pour savoir ce qu'il faut faire, n'est-ce point là un apostolat d'un genre particulier sans doute, mais où la force de l'exemple ajoute singulièrement encore à l'efficacité de la parole ?

Et quels exemples bien choisis pour nous entrainer à la suite de Jésus et de Marie que ces mystères du Rosaire.

Quelle science du cœur humain s'y retrouve ! Le voilà bien tout entier oscillant sans cesse de la joie vers la

douleur *extrema gaudii luctus occupat* et renaissant malgré tout à l'espérance.

Or les joies, les souffrances, les espérances de la vie humaine. Jésus et Marie les ont connues mieux que personnes.

......Joies intimes qui jaillissent des sources les plus profondes du cœur.... qui s'épanouissent au foyer de la famille, qui remplissent ce sanctuaire caché de la conscience.

......Agonie du cœur qui se trouble devant un calice trop amer.... coups redoublés d'une maladie qui vient flageller notre corps.... renversement si complet d'une fortune qu'on n'eu peut sauvegarder les apparences que d'une manière dérisoire.

......Espérance qui nous montre dans les souffrances le moyen de racheter notre vie, qui nous fait voir dans la douleur le chemin de la glorification.....

Vendredi, 30 septembre.

...... Le ciel nous favorise, car le beau temps continue.

Le Très Révérend Père Provincial chante la messe solennelle. Dans l'avant-midi, des visiteurs nous arrivent: le Très Révérend Chanoine Gravel, V.-G., curé de Belœil, dont la sincère amitié pour la famille dominicaine, dans les bons comme dans les mauvais jours, ne s'est jamais démentie ; Mr. le Chanoine St-Georges ; le sympathique Directeur du Séminaire de Nicolet, le Révérend Mr. Herman Brunault, qui retrouve dans notre communauté plusieurs de ses anciens élèves ; et le Révérend Mr. Dupré.

Ces messieurs nous font l'honneur de prendre avec nous le dîner présidé par Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Druzipara.

Plusieurs heures se passent dans des entretiens intimes où sont rappelées les choses d'antan, où l'on parle aussi des espérances de l'avenir. Nous prenons un plaisir infini à entendre conter, par ceux mêmes qui en furent les témoins, les mille incidents qui signalèrent les débuts de l'œuvre au Canada. Au cours de ces récits, combien sont nommés qui manquent aujourd'hui à l'appel!—Vingt-cinq ans ! Si c'est peu dans l'histoire d'une œuvre, c'est beau-

coup dans une vie humaine. Et, depuis les premiers jours, les premières années, que de disparus parmi ceux-là qui avaient accueilli fraternellement nos Pères et s'étaient si vivement intéressés à leur fondation !

Le soir, pour Complies, Eglise comble. Plusieurs membres du clergé rehaussent par leur présence l'éclat de la cérémonie. Nous remarquons Mr. le chanoine Dumesnil, Supérieur du Séminaire de St-Hyacinthe, Mr. le chanoine O'Donnell, ancien curé de notre paroisse, Mr. le chanoine St-Georges, le Révérend Mr. Guy, le Révérend Mr. Dion, le le Revérend Mr. Sénécal....

C'est le Très Révérend Père Bourgeois, fondateur de la maison de St-Hyacinthe,—premier pionnier de l'œuvre par conséquent,—qui donne le sermon. Après les fatigues que lui a causées la prédication de la retraite annuelle, le Père a bien voulu accepter encore de prêcher le second jour du *Triduum*. Et vraiment il eût manqué quelque chose à la fête si la voix " du grand-père et de l'aïeul," comme il se plaît lui-même à s'appeler. ne s'y était fait entendre. Le prédicateur est heureux de dire à tous, aux amis des anciens jours comme à ceux de l'heure présente, l'expression de sa vive gratitude ; et, par quelques paroles bien senties, par des mots du cœur, il leur prouve son attachement fidèle, après tant d'années.

" Excellence intrinsèque de la dévotion du Rosaire, parce qu'elle est d'abord la mise en œuvre du moyen le plus parfait pour atteindre à Dieu, parce qu'elle est ensuite l'imploration la plus parfaite du secours qui nous est nécessaire pour arriver à cette fin." Tel est le thème que le Père développe avec une logique puissante et une conviction tout apostolique.

Visiblement, l'auditoire est heureux de revoir, blanchi par les longs travaux encore plus que par l'âge, et d'entendre celui qui le premier leur apporta l'habit blanc du Dominicain et la parole du Prêcheur....

Samedi, 1er octobre.

....Température toujours ravissante. Béni soit Dieu qui éclaire ces fêtes du vingt-cinquième de son soleil brillant ! Nous espérons que demain la procession du Rosaire pourra se déployer magnifiquement par les rues de la ville. Oh ! que rien ne vienne tromper notre espérance ! Il faut

que la Vierge Marie reçoive de la part de toute la population un solennel hommage qui sera le couronnement glorieux des fêtes que nous célébrons....

Le Très Révérend Père Bourgeois chante la messe solennelle. Dès l'avant-midi les confessions commencent pour se continuer jusque fort avant dans la soirée. Nombreuses sont les âmes qui veulent profiter des inappréciables avantages spirituels du jour du Rosaire. En recevant le Dieu de l'Eucharistie, elles n'oublieront pas de joindre leurs actions de grâces à celles dont nos cœurs débordent pour Jésus et sa Mère..

Par le train du soir nous arrive l'éminent Recteur de l'Université Laval de Québec, Monseigneur Laflamme. Le Révérend Père Bourgeois a rappelé dans sa correspondance les liens qui, dès le début de notre fondation, unirent l'Université Laval et les Dominicains. L'arrivée au milieu de nous de ce visiteur distingué nous est une preuve que dans le présent ces liens subsistent toujours et qu'ils se resserreront encore dans l'avenir, nous l'espérons.

Le T.R. Père Marie-Colomban, Gardien des Franciscains de Montréal, le T.R.P. Mothon, Prédicateur Général, et l'un des premiers compagnons du T.R.P. Bourgeois, le T. R. P. Jacques viennent aussi de descendre au Couvent.

Le soir, aussi belle assistance que les jours précédents. Sa Grandeur Monseigneur Gravel, Evêque de Nicolet, qui, depuis son élévation à l'épiscopat, nous a gardé sa bienveillance première, assiste au chœur. Le Révérend Père Gonthier, le premier religieux que le Canada ait donné à l'Ordre de S. Dominique, fait le sermon. Après avoir rappelé, en termes fort heureux, quelques souvenirs personnels, et dit que le grain de sénevé, jeté en terre il y a vingt-cinq ans, est devenu l'arbre sinon chargé de fruits mûrs, du moins rempli de promesses pour l'heure prochaine de la matûrité, le Père nous parle précisément de ces promesses ; il expose des vues d'avenir ; il dit les espérances que l'Eglise et le Canada sont en droit d'avoir au sujet de l'œuvre Dominicaine que la vieille France est venue fonder dans notre pays.

Il est toujours délicat de décerner des louanges à l'un de sa famille. On nous permettra de dire que le Père a fait un sermon d'idées. Nous serons heureux de le reproduire *in extenso* dans le prochain numéro du ROSAIRE.

Dimanche, 2 octobre.

....Enfin, c'est le grand jour. Nos espérances vont donc se réaliser. Le Ciel, sans avoir la pureté des jours précédents, est serein encore. La plus grande animation règne dans notre couvent; la joie rayonne sur toutes les figures....

A dix heures, Messe Pontificale célébrée par Sa Grandeur Monseigneur Decelles. Le chant et la musique, exécutés par nos meilleurs artistes, nous ravissent. Impossible de rendre les religieuses impressions qu'ils font à nos âmes, d'ailleurs si bien préparées pour les ressentir. Et nous remercions ici les Dames et Messieurs qui pendant tout le Triduum et aujourd'hui ont prêté leur généreux concours pour rehausser par la musique sacrée l'éclat de ces fêtes.

Assistent au chœur : Mgr J. C. K. Laflamme, recteur de l'Université Laval de Québec, MM. les chanoines A. O'Donnell et R. Ouellette, MM. les abbés Bourassa, secrétaire de l'Université Laval de Montréal, Dion, et le Révd Père Estèvenon, supérieur des Pères du St-Sacrement.

Après l'Evangile, Sa Grandeur Mgr Decelles prononce d'une voix où vibre une émotion pénétrante et communicative l'admirable allocution que voici :

MES BIEN CHERS FRÈRES,

Contrairement à ce qui vous a été annoncé, je n'ai pas l'intention de vous adresser un discours. Mais dans cette joyeuse fête du 25e anniversaire de l'établissement des fils de saint Dominique parmi nous ; en ce jour qui retrace, comme dans un tableau, le souvenir de tant d'œuvres accomplies ; en ce jour qui invite à la reconnaissance envers nos Pères Dominicains, tout le clergé du diocèse aussi bien que les fidèles de Notre-Dame, je comprends que le silence de la part de l'évêque aurait de quoi surprendre, et serait même regrettable.

Voilà pourquoi je prends la parole. J'éprouve, comme vous, le regret qu'une voix plus autorisée ne puisse se faire entendre, pour dire combien les sentiments de joie et de reconnaissance qui vous animent aujourd'hui sont partagés par l'évêque de Saint-Hyacinthe et ses prêtres. Je

me console pourtant de l'absence du vénérable Ordinaire du diocèse, par l'occasion qui m'est si heureusement offerte d'exprimer, en me faisant l'interprète du bon vieillard, mes sentiments de gratitude personnelle, et d'évoquer le souvenir d'événements dont la Providence a voulu que je fusse le fortuné témoin.

Pour vous, mes révérends Pères, ce 25e anniversaire est une étape qui vous permet d'examiner la route parcourue, pour bénir le ciel d'avoir fécondé les travaux de votre zèle apostolique. Pour nous tous, les 25 années qui viennent de s'écouler, marquent le bien que vous avez fait parmi nous ; et, en rendant plus vive la reconnaissance que nous vous devons, proclament bien haut la sagesse de l'ancien évêque de Saint-Hyacinthe qui vous a appelés dans son diocèse.

Mgr Charles LaRocque avait compris que l'enseignement catholique, pour être complet, a besoin d'apôtres, de pasteurs et de docteurs : d'apôtres, qui vont par les villes et les bourgades, prêchant et annonçant que le royaume de Dieu est proche ; de pasteurs, qui enseignent le troupeau déjà formé, qui soient jour et nuit à sa garde et à son service ; enfin, de docteurs préposés à l'enseignement et à la défense de la vérité par la controverse scientifique, qui puissent, en donnant leur vie à l'étude, mieux suivre les mouvements de l'erreur et mieux apprendre à la combattre.

Fonder ici un établissement de religieux qui rempliraient ces trois grandes fonctions de l'enseignement apostolique, pastoral et scientifique : c'était, dans la pensée de l'évêque, compléter l'organisation de sa jeune Eglise. Or, mes frères, pour atteindre ce noble but, le vénérable évêque pouvait-il mieux faire qu'en appelant l'Ordre de saint Dominique, que plus de six siècles de fidélité et de devouement avaient rendu à jamais célèbre entre tous les ordres religieux ; qui avait donné à l'Eglise quatre de ses chefs les plus illustres, plus de 100 cardinaux et 3,000 archevêques ou évêques ; qui avait rendu à la foi catholique des nations entières, et dont les membres avaient, dans ce siècle surtout, illustré la chaire chrétienne par une éloquence qui sera difficilement surpassée ?

Aussi l'évêque de Saint-Hyacinthe annonçait-il, avec des transports de joie et de reconnaissance, salués par les

applaudissements de son clergé et de tout son peuple, l'arrivée des quatre premiers religieux qui venaient en septembre 1873, inaugurer ici la nouvelle fondation. " A la paroisse de Notre-Dame de Saint-Hyacinthe, disait l'illustre évêque, reviendra l'honneur d'avoir été le berceau de l'établissement de l'Ordre dans notre modeste diocèse, d'où il s'étendra bientôt, nous avons lieu de l'espérer, dans plusieurs autres."

Les nobles qualités dont firent preuve, dès leur arrivée parmi nous, les fondateurs de l'œuvre, permettaient à Mgr LaRocque d'en indiquer à l'avance les rapides développements. Sans doute, comme toutes les œuvres de Dieu, l'œuvre des fils de saint Dominique, au Canada, devait compter des jours d'épreuves et d'angoisses. Mais quand, aujourd'hui, nous voyons les deux principaux pionniers de l'œuvre entourés d'une si imposante couronne de religieux, pour la plupart formés dans cette maison, qui est bien la leur ; quand je vois ce monastère qui, il y a quelques années à peine, paraissait aux yeux de plusieurs, de proportions extravagantes, devenu insuffisant à contenir le nombre toujours croissant de ceux qui aspirent à suivre la règle monastique ; quand surtout je contemple, avec la douce pensée que s'ils n'en sont pas les rejetons, ils ont été nourris de la sève de cet arbre planté, il y a 25 ans, sur les rives de l'Yamaska, les trois établissements qui font déjà l'honneur de la Nouvelle Angleterre et de la capitale du Canada, je trouve réalisées les espérances de l'ancien évêque, et je sens le besoin d'unir mes actions de grâces à celles de nos bons Pères pour les bénédictions répandues sur leur œuvre. Le grain de sénevé, jeté sur le sol, il y a 25 ans, n'est pas encore devenu l'arbre aux proportions gigantesques que nous souhaitons ; mais il y a poussé de vigoureuses racines qui lui permettront de braver désormais les coups de la tempête. Il a maintenant, pour le protéger, avec la main de Dieu, la reconnaissance que lui ont acquise de nombreux services rendus, à l'Eglise de Saint-Hyacinthe d'abord, puis à celle de l'Amérique tont entière.

Partout, aux Etats-Unis, comme à Saint-Hyacinthe et les autres diocèses de cette province, se sont fait entendre les accents pleins de force et de majesté de la voix de nos Pères, faisant naître partout des sentiments de sincère ad-

miration pour leur éloquence et leur zèle, et laissant dans les âmes des impressions aussi durables que profondes. Si les fils de saint Dominique ont été, parmi nous, conformément aux traditions de leur Ordre, des apôtres zélés, toujours prêts à porter aux populations rurales comme à celles des villes les lumières de l'Evangile, ils n'ont pas manqué davantage de mettre au service de la vérité et de la justice méconnues, leur science et leurs talents. Je regrette, mes frères, de ne pouvoir donner ici libre essor aux sentiments de mon âme ; mais qu'il me suffise de dire que l'épiscopat du pays tout entier sait maintenant quel appui cordial et efficace l'Eglise du Canada peut trouver en eux, dans ses jours de luttes et de dangers !

Apôtres et docteurs, ils se sont montrés partout où les ont appelés les évêques et le clergé ; mais c'est dans cette paroisse surtout qu'ils ont conquis les titres que vous leur reconnaissez, si volontiers, à votre affectueuse gratitude. Depuis 25 ans que les révérends Pères sont vos pasteurs, vous les avez vus à l'œuvre, se multipliant et se faisant tout à tous pour mieux vous gagner à Dieu. S'il n'est donné qu'à de rares intervalles aux autres populations du diocèse d'être l'objet de leur zèle, pour vous c'est tous les jours que vous pouvez vous enrichir des trésors de leur science et vous édifier de leurs exemples de vertu. Vous avez toujours en eux pour vos consciences, des guides sages et éclairés, d'autant mieux placés pour apprécier les choses de la terre que leur vie de pénitence et de renoncement leur fait mieux voir les choses de Dieu.— Aussi, mes frères, est-elle vive et sincère, la joie qui rayonne sur vos figures, en cet heureux anniversaire de la fondation Dominicaine au milieu de vous.

C'est donc dans une union parfaite de sentiments, que nous élèverons tout à l'heure vers le trône de Dieu la Victime Sainte, pour le remercier des bénédictions qu'il a daigné répandre sur cette œuvre qui nous est chère. Bien vives seront nos actions de grâces ; mais non moins ferventes seront nos prières, pour demander à la divine Providence de lui continuer la protection dont Elle l'a jusqu'ici, si visiblement entourée.

Dans nos prières, mes frères, nous aurons aussi un souvenir, comme il y a dans nos cœurs la reconnaissance la plus vraie, pour ces deux Pères, dont le zèle aposto-

lique et les qualités éminentes ont préparé le succès de cet établissement. Que tous deux me permettent de leur exprimer, au nom des évêques et du clergé de St-Hyacinthe comme au nom des fidèles de cette paroisse, le bonheur que nous cause leur présence au milieu de nous.

Nous sommes aussi trop heureux de voir cette fête de famille rehaussée par la présence du très révérend Père Provincial, pour taire les sentiments de joie et de reconnaissance qu'elle nous inspire. Nous savons trop bien, mon révérend Père, les avantages de toutes sortes qui résultent, pour un Ordre religieux, de la visite de ses supérieurs hiérarchiques, pour ne pas apprécier doublement les sacrifices que vous vous êtes imposés pour venir jusqu'à nous. Nous savons de plus le haut intérêt que, à l'exemple des Provinciaux vos prédécesseurs, vous portez à votre couvent de Saint-Hyacinthe, Nous n'en voulons pour preuve que vôtre sollicitude pour l'organisation des études en faveur de nos jeunes religieux canadiens. Nous vous offrons donc, mon révérend Père, l'expression de notre parfaite reconnaissance, en vous assurant que, dans nos familles chrétiennes aussi bien que dans votre famille religieuse, votre nom sera à jamais prononcé avec amour et respect, et le souvenir de vos bienfaits religieusement conservé."

Au dîner, servi dans le grand réfectoire de la communauté, le vénérable évêque de St-Hyacinthe préside, ayant à sa droite S.G. Mgr de Nicolet, et à sa gauche S.G. Mgr de Druzipara. A la droite du T.R.P. Provincial est Mgr Laflamme, et à sa gauche M. le G.-V. Bernard. Nous remarquons: MM. les chanoines Dumesnil, Ouellet, O'Donnell et Duhamel, le T. R. P. Marie Colomban, le T.R.P. Estèvenon, supérieur des Pères du Saint-Sacrement, etc.

Au dessert, le T. R. P. Monpeurt porte la santé de NN. SS. les Evêques et de tous nos augustes visiteurs. Nous voudrions reproduire ici ce petit bijou de discours, rempli des allusions les plus fines et les plus délicates et plusieurs fois interrompu par des applaudissements.

A deux heures et demie, après les Vêpres chantées, la procession se met en marche. Sa Grandeur Monseigneur de Nicolet la préside.

Toutes les communautés de la ville, la magistrature, le barreau, les professions libérales, les diverses associa-

tions de bienfaisance, un détachement du 84e bataillon, sous le commandement du capitaine Bourgeois, y prennent part. On nous assure qu'au delà de quatre mille personnes la composent. C'est merveille de voir défiler dans un ordre parfait ce long, ce presque infini cortège où figurent toutes les classes de la société... Au moment où le clergé, qui ferme la marche, sort de l'église, l'écho nous apporte des chants lointains.... La tête de la procession est déjà au centre de la ville. De tous points montent des bruits de prières, fréquemment couverts par des roulements de fanfare. Sur tout le parcours il y a de superbes décorations, des drapeaux aux diverses couleurs. La Reine du Rosaire est promenée triomphalement : c'est à nouveau, en son Nom, une prise de possession de la ville.. plutôt une affirmation nouvelle et plus glorieuse d'une possession antique... Car la paroisse Notre-Dame et la Ville lui appartiennent depuis longtemps.

Au retour, bénédiction du T. S. Sacrement dans notre église trop petite pour contenir l'immense foule. Pendant que le Pontife élève au dessus des têtes l'Ostensoir Saint, la garde militaire présente les armes au Dieu des Armées, et les fidèles se courbent pour saluer leur Roi, comme tout à l'heure ils acclamaient leur Reine....

Les fêtes du vingt-cinquième sont finies ; mais nous en garderons dans nos cœurs un impérissable souvenir mêlé à notre filiale reconnaissance pour Dieu et la Vierge Marie.

Fr. A. H. Beaudét,
des Fr. Prêch.



Imp. La Tribune, St-Hyacinthe.


1873
OCTOBRE
1898

